

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. VI—No. 24.

MONTREAL, JEUDI, 17 JUIN 1875

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

AVIS AUX AGENTS DE « L'OPINION PUBLIQUE »

M. C. D. Thériault, employé de notre maison, partira ces jours-ci pour aller visiter les agences de la Province de Québec. Nos agents sont instamment priés de faire payer immédiatement tout ce qui nous est dû dans leurs districts respectifs, y compris le semestre courant, et de se tenir prêts à lui remettre les deniers qu'ils auront en caisse pour le journal. Un certain nombre d'abonnés nous doivent deux ans, quelques-uns même trois ans et plus d'abonnement. L'administration exige la rentrée immédiate de ces arrérages, attendu qu'après le 1er juillet prochain, le journal sera discontinué à tous ceux qui nous devront plus d'un an.

LE TOURNOI DE SAINTE-CROIX

En ces temps d'individualisme grossier et d'intérêts sordides, il était réservé au Bas-Canada de ressusciter pour un jour, à l'occasion d'une lutte nationale, les mœurs héroïques d'un autre âge. Les descendants des preux de la vieille France ont conservé vive et entière l'admiration pour ces combats singuliers où le sourire d'une belle est le prix décerné à la valeur ; l'amour de ces fêtes brillantes dont l'éclat et le luxe attirent la foule.

Les habitudes de la vie moderne, bien que les motifs de ces spectacles soient restés les mêmes, ont malheureusement modifié le théâtre, les costumes et jusqu'aux jeux des acteurs de ces pièces militaires.

Jadis, arborant sur ses armes, sur le carapace de son cheval, les couleurs de sa bannière, sur son écu, sa devise, l'on combattait pour défendre son honneur ou proclamer à nulle autre pareille, sa grâce et sa beauté. Aujourd'hui, la politique a remplacé l'idéal de la chevalerie. Aussi, l'on ne brise plus de lances dans une lice ; l'on ne déploie plus les rubans et les banderoles. Mais comme, en amour, la fidélité, la constance sont restées des vertus, l'on défend sa Dame à l'aide de la parole, à force de preuves et d'arguments. C'est prosaïque, mais moins dangereux.

Coincidence bizarre, les deux chevaliers qui ont accepté de vider leur querelle en champs-clos, c'est-à-dire de prouver cha-

acun que leur Dame est la plus parfaite et la plus belle du monde, appartiennent précisément à l'ancienne noblesse du pays ; et le titre de très-hauts et très-puissants barons De Boucherville et De Lotbinière, ne blesse certainement aucune oreille.

La Dame des pensées du Sire de Boucherville est une demoiselle de très-haut lignage, blonde mélancolique, aux yeux bleus de pervenche, avec des cheveux noirs, portrait vivant de sa trisaïeule ; celle du seigneur de Lotbinière est une simple vassale, beauté piquante aux cheveux rouges feu, et qui ne ressemble à personne.

Depuis longtemps, il n'était bruit dans les châteaux et les glèbes de la contrée que de la beauté de ces châtelaines, prétendue sans égale par leur époux respectif. Or, comme à la plus belle devaient être adjugés de vastes domaines et de riches présents, on convint d'un jour pour décerner le prix de la beauté à l'épouse du plus vaillant des deux champions.

À la place du héraut vêtu d'une cote d'armes sans manche, en velours violet et rehaussée de lis d'or, qui embouchait la trompe et, proclamant le cartel de son maître et seigneur, jetait en signe de défi le gantelet couvert d'écaillés d'acier, c'est le héraut de notre époque, le *Journal*, qui a porté le cartel.

L'*Événement* a jetté le gant, le *Courrier du Canada* l'a relevé. La date du tournoi a été fixée au 6 courant et le lieu, à Ste. Croix, apanage du comté de Lotbinière.

Le ban ayant été publié à son de trompe, au jour dit, on aurait, autrefois, vu les routes couvertes de cavaliers pe-amment armés, de barons portant le haubert, de chevaliers bannerets couverts du heaume, d'écuyers, de varlets, de suivants d'armes, de nobles dames montées sur de fringantes et dociles haquenées, puis la foule des vilains, suivant ce cortège jusqu'à la barrière fermant la lice, laquelle ne s'ouvrait qu'au signal du plus ancien des *diseurs*, juges du camp.

Le 6 juin, loin de voir les campagnes couvertes de ces troupes d'hommes, elles paraissaient désertes ; mais le fleuve en retour entendait gémir et voyait écumer ses flots sous les proues des vapeurs *National*, *Ste. Croix*, *St. George*, *St. Antoine* et *L'Etoile*. Ici point de comtes, de barons, de vassaux suzerains, de gracieuses châtelaines escortées de leurs pages, ni de bandes de vilains, mais une population active, intelligente, industrielle, qui venait assister à la lutte, juger des coups et décider du mérite de la cause.

Nos chevaliers modernes ont fait revivre dans la rencontre de Ste. Croix les divers exercices des anciens tournois.

Ainsi, MM. De Boucherville et Joly nous ont donné le spectacle d'une *joute*, c'est-à-dire le combat de deux chevaliers, qui, la lance en arrêt, courent l'un contre l'autre, cherchant à se faire vider les arçons.

Nous avons eu également deux *Béhourdis*, sièges simulés où les deux partis assaillent et défendent tour à tour une espèce de citadelle de bois.

Ici, la place fortifiée c'est le gouvernement local.

Il y a eu ensuite une *passé d'armes* ; c'est-à-dire qu'un chevalier a choisi son terrain, y a planté sa bannière, et, se mettant en défense, n'a permis à quiconque de traverser son *pas* sans combattre.

Il va sans dire que les armes dont on s'est servi, ont été, suivant la coutume, *courtoises* et *gracieuses* : cannes, bâtons, lances sans fer ou à fer rabattu, épées sans tranchant, toutes différant de celles appelées *armes à outrance*, dont on fera usage en un prochain tournoi, qui, cette fois, sera décisif et sans appel. Les *diseurs* ne seront plus des privilégiés choisis parmi les plus anciens et les plus nobles chevaliers, mais la foule des spectateurs dont le verdict secret prononcera entre les combattants, et proclamera qu'elle est la plus gentille et la plus belle d'entre les deux Dulcinées que se dispute le Bas-Canada.

Dans la province de Québec, on aura beau penser et dire, parler gouvernement constitutionnel, droits politiques, liberté individuelle, etc., toutes choses fort respectables, d'ailleurs, mais à chaque fois qu'il s'agira d'un combat singulier, d'une de ces rencontres où la valeur personnelle, le courage et l'adresse décident, les vainqueurs, en vertu des qualités natives de la race et des traditions nationales, auront toujours pour eux les hurrahs des spectateurs !

Quinze jours encore, et le pays saura le résultat du fameux tournoi de Ste. Croix.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

En 1874, 194 soldats allemands se sont suicidés.

M. Gladstone occuperait, dit-on, ses loisirs en écrivant une réfutation du célèbre ouvrage de M. Renan : *la Vie de Jésus*.

Le produit des pêches en France a été, en 1873, de 79,817,029 francs, contre 74,035,244 francs en 1872 ; soit un progrès de 5,781,784 francs.

La compagnie des omnibus de Paris a transporté, en 1874, 127,734,422 voyageurs. L'année précédente, elle n'avait eu que 108,754,000 clients, et en 1869, il y en avait eu 116,778,000. La ligne qui rapporte le plus est celle de la Madeleine-Bastille, dont chaque voiture reçoit une recette journalière de 114 francs. Celle qui rapporte le moins est la ligne du Palais-Royal à Auteuil, dont la recette par voiture et par jour n'a pas dépassé une moyenne de 54 francs.

Les cagoux sont des oiseaux de la même famille que les grues, les cigognes, les flamants ; ils sont haut de 30 centimètres environ, de couleur gris cendré ; leur tête est ornée d'une touffe de plumes brillantes qui se hérissent quand l'oiseau est irrité. Les cagoux viennent de la Nouvelle-Calédonie, où les a recueillis le commandant Vigne, capitaine de la frégate *l'Alceste*.

Ce n'est que grâce à des soins journaliers des plus attentifs, à plus de quatre mille colimaçons emportés pour leur nourriture, que ces oiseaux ont pu supporter assez facilement la longue traversée de la Nouvelle-Calédonie en France. Ces cagoux ont été donnés au Muséum d'histoire naturelle.

Pape, l'inventeur bien connu des pianos droits, vient de mourir à Asnières, près Paris, où il vivait retiré. Esprit vraiment inventif, il avait toutes les qualités comme tous les défauts des inventeurs ; sans cesse il trouvait quelque combinaison nouvelle, mais rarement la poursuivait dans toutes ses conséquences et plus rarement encore savait en tirer parti au point de vue de sa fortune. Il avait établi une fabrique de pianos rue de Valois, dans l'hôtel qu'occupe aujourd'hui le *Constitutionnel* ; plus tard ses magasins furent transférés place de la Bourse, dans le local loué depuis par la *Vie Parisienne*. Pape, originaire du Hanovre, est mort à quatre-vingt-six ans.

On compte à Londres 36 sociétés musicales d'amateurs, 29 églises protestantes et 16 églises catholiques dans lesquelles ont fait de bonne musique ; 107 salles de concert de second ordre. On évalue le nombre des professeurs de musique habitant Londres à 2,000 ; celui des provinces serait en tout de 5,000. Cent vingt villes de province possèdent au moins une société de musique ; beaucoup en ont six ou sept.

En 1874, il y a eu à Londres environ 650 concerts et auditions musicales de toutes sortes, et 200 représentations d'opéras italiens et anglais. Les publications musicales se sont élevées, à Londres, au chiffre de 3,500, dont 1,000 chansons ou mélodies, 200 morceaux pour deux voix, 1,200 morceaux de pianos, 250 morceaux de musique de danses, 200 compositions de chant religieux ; le reste se subdivise entre les compositions pour l'orgue, le violon, la harpe, etc.

Une statistique peu gaie : Souvenez-vous à combien s'élève le nombre d'hommes que les armées permanentes enlèvent chaque année aux principaux pays de l'Europe :

En France, 471,170 ; en Italie, 204,058 ; en Allemagne, 401,659 ; en Autriche, 266,355 ; en Russie, 749,325 ; en Angleterre, 191,872.

Ce total de 2,284,439 hommes sous les armes coûte à ces divers pays 2,257,508,018 francs par an, et à la France particulièrement, 466,509,226 francs.

Mais ce n'est pas tout. En ajoutant à ces armées permanentes les armées de réserve, territoriales, etc., on arrive au total de 6,650,000 hommes, qu'un coup de plume peut appeler à s'entre-déchirer sur les champs de bataille.

Alors, ce n'est plus 2 milliards que coûtent les armées—on ne sait plus jusqu'à quel chiffre les dépenses s'élèvent. Que de grains de blé de perdus! Et que de sang versé!

Les serres du Jardin Zoologique du bois de Boulogne viennent de s'enrichir de deux plantes curieuses dont on va tenter l'acclimatation en France et en Algérie. Ce sont: le *guaco* et le *cedron*; toutes les deux préconisées, de temps immémorial, en Amérique, comme antidotes à la morsure des serpents venimeux. Ces plantes ont été envoyées par M. Torres Coicedo, ministre de Salvador.

Le *guaco* est une synanthère radiée, voisine des eupatoires. La découverte de ses propriétés tient du merveilleux. Les Indiens remarquèrent qu'un oiseau de proie qui poursuit les serpents, dont il fait sa nourriture, cherchait la liane du *guaco*, en mangeait les feuilles et s'en enduisait le plumage; ils utilisèrent ses vertus thérapeutiques.

Le *cedron* est de la famille des simaroubées et du genre *simaba*; ses propriétés contre les morsures venimeuses, la rage, les fièvres paludéennes sont connues au Pérou, et presque tous ceux qui sont atteints de morsures, de la rage ou de fièvres y ont recours.

L'expérience scientifique a déjà démontré dans les essais faits au Jardin, que le *guaco* et le *cedron* sont d'excellents fébrifuges; mais on n'a pu jusqu'ici contrôler leurs qualités comme antidotes à la morsure des serpents venimeux.

VIEILLES GAZETTES

(Suite)

XLII

L'année 1807 s'ouvrit avec les appréhensions d'une guerre américaine. Nos voisins des Etats-Unis se remuaient, et l'Angleterre laissait deviner qu'elle se tenait prête. Le *Canadien* se mit à publier des hymnes à la paix :

« Fille des cieux, aimable Paix,
Qui sur ces bords a fixé ton empire,
A nos désirs daigne sourire
Et ne t'en éloigne jamais !... »

Et des traductions du *Rule Britannia* :

« Quand d'Albion par les ordres des cieux
Sortit du sein des mers l'empire glorieux,
Jupin qui la protège,
Des chartes lui donna,
Et son privilège
En ces mots prononça :
Fière Albion, commande sur les flots,
Et qu'à jamais libres soient tes matelots ! »

Le 31 octobre, il dit que « les gens des Etats-Unis n'ont point encore nom de nation ni de caractère connu. » Attrappe, Jonathan.

L'excitation causée par les bruits de guerre se montre clairement par de nombreux rapports et correspondances, qui rendent hommage à l'esprit belliqueux et patriotique des fils des anciens habitants du sol. Ils se portaient avec empressement dans les cadres de milice. Un officier de la campagne écrivait à son colonel cette lettre laconique :

« Voilà, monsieur le colonel, les noms de mes miliciens, et nous nous offrons à marcher avec la première division. J'ai l'honneur d'être, &c. »

XLIII

Comme trait de mœurs, je donne le passage suivant du *Canadien* du 19 septembre 1807 :

L'escouade (*pressgang*) du vaisseau *Blossom*, chargée de « presser » des matelots, autrement dit de s'emparer de force d'un certain nombre d'hommes pour les amener à bord faire le service de matelots, se présente dans un bal du faubourg Saint-Jean de Québec où elle prend deux hommes, les nommés Fourrier et Latresse. Ce dernier, souple et vigoureux, résiste, s'échappe des mains de ceux qui le tenaient et s'enfuit. Mais les soldats courent à sa suite et le tuent d'une balle dans le dos. C'était un garçon de bon caractère qui soutenait sa vieille mère du fruit de son travail. Le meurtrier ne fut pas inquiété. Le *Canadien* publie sur ce forfait des vers qui ne manquent ni d'énergie ni d'inspiration.

Quelques difficultés survenues à propos de menées plus ou moins intéressantes dont M. Bédard aurait été victime, furent

la cause que le juge De Bonne et ses amis cessèrent de recevoir le *Canadien*, dans l'espoir de lui couper les vivres; mais leur calcul était faux: le *Canadien* pouvait se passer d'eux.

Le moment était assez mal choisi pour opérer de nouveau une scission parmi les Canadiens, car la guerre menaçait et le gouverneur Craig allait arriver et prêter main-forte aux *Chouaguens*.

XLIV

Le *Canadien* publie une liste d'ouvrages supposés qui composent la bibliothèque des Anti-Canadiens (1); on y voit :

« Les épouvantables menaces du Mercure (le *Mercury*). »

« Traité de la patience des Canadiens. »

« Nouvelles manières d'entretenir les divisions. »

« L'histoire des Anti-Canadiens en 1775. »

« Admirable dessein pour anglifier les Canadiens. »

« Index expurgatoire des emplois auxquels les Canadiens ne doivent point aspirer. 6 volumes. »

« Index expurgatoire des emplois auxquels ils ont droit par le Grand Mogol, 3 lignes. »

« Le dénombrement des loups et moutons du Canada. »

« Pot-pourri d'intrigues des Anti-Canadiens, mis en lumière par Jean-Baptiste. »

« Les regrets à venir des Anti-Canadiens et leur pitoyable repentance, 100 volumes. »

XLV

Dans le *Canadien* du 29 nov. 1806, on trouve un indice du choix que les Canadiens auraient déjà fait de l'érable comme l'arbre national. C'est à propos des attaques francophobes du *Mercury* :

« L'érable dit un jour à la ronce rampante :
Aux passants pourquoi l'accrocher,
Quel profit, pauvre sottise, en comptes-tu tirer ?
Aucun, lui répartit la plante :
Je ne veux que les déchirer ! »

Rare partout ailleurs, l'érable a dû frapper agréablement l'étranger dès la découverte du Canada. On peut supposer que les colons français lui prêtèrent une attention particulière et s'accoutumèrent à la regarder comme l'arbre canadien par excellence. Lorsqu'en 1836 on proposa la feuille d'érable pour emblème national, M. D. B. Viger s'exprima en ces termes, au banquet de la Saint-Jean-Baptiste :

« Cet arbre qui croît dans nos forêts, sur nos rochers, d'abord jeune et battu par la tempête, languit, en arrachant avec peine sa nourriture du sol qui le produit; mais bientôt il s'élance, et devenu grand et robuste, brave les orages et triomphe de l'aquilon. L'érable, c'est le roi de nos forêts. C'est l'emblème du peuple canadien ! »

XLVI

La question du drapeau occupa nos pères en 1807, comme elle occupait les législateurs de la France en 1874. On exprimait d'un côté le vœu d'avoir un drapeau canadien, et d'autre part, on prétendait que celui de l'Angleterre nous devait suffire, de même que celui de la mère-patrie nous avait suffi sous le gouvernement français. Un poète milicien s'écrie :

« A notre brave milice—Quoiqu'il manque des drapeaux,—On rendra bonne justice—En admirant ses travaux...—Yankés, Autrogoths, Vandales,—Ils braveront tous vos traits;—Vous sentirez, cannibales—Si la mort a des attrait. »

La pièce se termine par ces deux vers prophétiques :

« Oui, fiers Anglais, n'en doutez pas :
Pour vaincre vous aurez nos bras ! »

Là-dessus le *Mercury* s'est fâché et le *Canadien* a riposté. Le feu de la polémique, comme l'odeur de la poudre, est bien vite familier à certaines natures. Et puis quelle belle occasion de dire nettement sa façon de penser lorsque la guerre est à la veille de traverser la frontière et que le souverain a besoin de vos bras pour conserver son autorité! Le fait est que nous ne nous sommes tirés d'affaire en plus d'une rencontre qu'en exploitant le

(1) N'est-ce pas Rabelais à qui nous sommes redevables de cette forme de critique ?

danger que nos maîtres avaient à craindre. Un petit peuple menacé dans son autonomie espère en la Providence, et la Providence suggère des embarras à l'opresseur, juste à point pour lui faire lâcher prise. Cette politique des faibles est toute-puissante.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer)

SCIENCE POPULAIRE

Résumé de l'Histoire de la Géologie

La géologie est une science toute moderne; elle n'a été constituée définitivement que depuis un demi-siècle. On trouve dans les ouvrages de plusieurs philosophes et poètes de l'antiquité, des notions parfois exactes sur les problèmes géologiques. Xénophon de Colophon, qui florissait l'an 535 avant Jésus-Christ, attribuait la présence des coquilles trouvées dans le sein de la terre à ce que notre globe avait jadis été couvert par les eaux. Hérodote, 445 ans avant Jésus-Christ, argumentait ainsi des coquilles rencontrées dans les montagnes d'Égypte, pour établir que cette contrée avait été anciennement un golfe de la mer. Aristote avait fait des observations sur plusieurs phénomènes géologiques de la plus haute importance, comme le comblement des rivières, la formation des deltas, l'élevation de certaines contrées par l'action volcanique, la conversion de la mer en terre, et de la terre en mer. Le géographe Strabon, qui vivait l'an 1er de notre ère, repousse l'hypothèse de la diminution et du retrait des mers, avancée par Xanthus de Lydie, pour expliquer l'existence des coquilles fossiles à de grandes hauteurs et à des distances fort éloignées des mers actuelles; il l'attribue hardiment à des soulèvements et à des abaissments des continents eux-mêmes. Lucrèce, 40 ans avant Jésus-Christ, dit: qu'avant l'apparition de l'homme et des animaux actuellement vivants à la surface de la terre, celle-ci avait produit des êtres extraordinaires et des végétaux de dimensions colossales. Ovide, contemporain de Strabon, dans le passage du 15^e livre de ses *Métamorphoses*, où il explique le système de Pythagore, fait une très-curieuse énumération des principaux phénomènes qui tendent à modifier la surface de la terre. Justin, à qui nous devons la conservation de plusieurs fragments intéressants de Troque-Pompée, semble adopter l'opinion de ce historien relativement à l'origine ignée de notre petite planète. En conséquence, il pense que le refroidissement ayant dû commencer par les pôles, ce sont les Scythes qui ont été les premiers habitants de la terre.

A l'époque de la Renaissance, la question des coquilles fossiles fut agitée par les savants. La plupart soutenaient qu'elles étaient le résultat du déluge; d'autres affirmaient qu'elles étaient des jeux de la nature (*lux natura*), qu'elles devaient leur origine aux étoiles, etc., etc.; un petit nombre seulement, tel que Léonard de Vinci (en 1500), pensaient qu'elles étaient des restes d'animaux qui avaient vécu aux lieux mêmes où on les rencontrait. Fra-castor (en 1517) soutint énergiquement cette opinion, et montra qu'on ne pouvait attribuer la présence de ces débris au déluge biblique, d'abord, parce que ce dernier ne fut qu'une inondation passagère et de peu de durée, et ensuite parce que les eaux du déluge auraient bien pu disperser des débris semblables à la surface du sol, mais n'aurait pu les ensevelir dans les couches les plus profondes des montagnes. Bernard Palissy (en 1575) établit que les coquillages marins ne peuvent avoir été transportés au lieu où on les trouve, attendu la conservation parfaite de leurs épines et de leurs appendices les plus fragiles, et que, par conséquent, les terres qui les renferment ont été anciennement recouvertes par l'océan. Fabio Colonna (en 1626) distingua ces coquilles en marines et fluviatiles, en genres et en espèces. En outre, il fit voir que les dents trouvées avec ces coquilles sont, non point des dents de serpents comme on le supposait avant lui, mais bien des dents de squilles ou requins. Sténon (en 1670) affirma le premier que les fossiles végétaux sont les restes de plantes autrefois vivantes, et que la formation des montagnes est postérieure à la création de la terre. En 1692, l'illustre Leibnitz, dans son *Protogée*, avança l'hypothèse hardie de l'incandescence primitive de notre planète, et de son refroidissement subéquent. Hooker (en 1726) émit les vues les plus ingénieuses sur la nature organique des fossiles, l'extinction des espèces, la température tropicale dont jouissait autrefois notre globe, les effets de l'action volcanique, les soulèvements et les affaissements de la terre, etc., etc. Swedenhog, dans ses *Éuvres philosophiques et minéralogiques* (en 1735) avança un grand nombre d'hypothèses ou de faits remarquables: la théorie nébuleuse du système solaire, la fluidité primitive de notre planète, la succession des divers groupes d'animaux et de plantes, etc., etc. Moro (en 1740) se fit le champion de l'action des causes ignées, auxquelles il attribue l'élevation des montagnes et des divers autres phénomènes

géologiques. Marsili (en 1740) affirme que les fossiles ne sont pas distribués au hasard, mais par groupes de genres, fait qui, bientôt après, fut mieux établi par Donati. On doit à Guettard (en 1752) l'exécution des premières cartes géologiques connues, ainsi que des observations exactes et suivies sur les volcans éteints de l'Auvergne. Targioni (en 1754) démontra que les éléphants fossiles découverts dans diverses parties de l'Italie avaient autrefois vécu dans la péninsule même, et Arduino (en 1759) classa le premier les roches en dépôts primaires, secondaires et tertiaires. La même année, Lehman, directeur des mines en Prusse, établit une classification semblable. Tandis que Buffon (en 1780), au milieu d'hypothèses aussi aventureuses que brillantes, devint parfois les révolutions successives qu'a subies notre planète, Pallas, Werner, de Saussure, Deluc, Soldani, etc., etc., en se bornant à l'observation pure et simple, travaillaient à élever la géologie au rang des sciences positives. Toutefois Werner voulut prématurément élever un système embrassant tous les phénomènes de la géologie. Dans ce système, qui jouit longtemps d'une immense popularité, l'eau est considérée comme l'agent universel; toutes les roches, de quelque nature qu'elles soient, depuis le granit jusqu'aux couches les plus modernes, sont des dépôts aqueux: quant aux volcans, ils sont de date récente et n'ont joué aucun rôle dans l'histoire ancienne de la terre. De là les partisans de Werner furent appelés *Neptuniens* ou *Neptunistes*, et l'on appliqua la dénomination de *Vulcaniens* ou *Vulcanistes* aux géologues qui attribuaient à certaines roches une origine ignée. Ces derniers se rangeaient sous la bannière du docteur Hutton, dont la *théorie plutonienne* eut, en résumé dans ces trois propositions: 1^e. Les roches les plus anciennes sont des produits dérivés des ruines d'autres roches qui existaient avant elles et qui ont été détruites, surtout par l'action lente des causes atmosphériques; ces détritus ont été entraînés par les fluves jusqu'à l'océan, s'y sont stratifiés, se sont ensuite consolidés sous l'action de la chaleur centrale de la terre, et, plus tard enfin, ont été soulevés et fracturés par la même force; 2^e. Les roches métamorphiques (du grec *metamorphos*, et *morphe*, forme, c'est-à-dire roches transformées) étaient à l'origine des dépôts sédimentaires, semblables aux terrains secondaires; mais elles ont été modifiées par l'action longtemps continuée de la chaleur, de façon à prendre l'aspect cristallin qu'elles nous offrent aujourd'hui (*ex. le gneiss des Laurentides*). 3^e. Le granit était à l'état de fusion ignée lorsqu'il a cristallisé, et cette cristallisation s'est opérée sous une pression et une chaleur considérable. En d'autres termes, suivant Hutton, le granit a été fondu par le feu à de grandes profondeurs dans la terre, et il s'est refroidi sous une pression si énorme, que les éléments gazeux qui en ont été dans sa composition n'ont pu s'échapper, et qu'il a pris une texture cristalline.

Au commencement de ce siècle (en 1811), les découvertes admirables de G. Cuvier donnèrent aux études géologiques un caractère de vigueur et de précision qu'elles n'avaient pu acquérir jusqu'alors. En effet, la détermination exacte des espèces animales éteintes, permit au géologue d'établir la chronologie positive des divers terrains et des différentes formations, et de connaître leur âge respectif, nonobstant tous les bouleversements dont la croûte de la terre a été le théâtre aux différents âges géologiques.

Bien que le célèbre *Antoine de Jussieu* eût déjà, au siècle auparavant (en 1708), signalé les différences qui existent entre les débris végétaux trouvés dans les houillères et les espèces actuellement vivantes, ainsi que leur analogie avec la flore des régions tropicales, les géologues avaient négligé cette source abondante de documents précieux que la nature leur offrait elle-même.

Ce fut seulement après les travaux de G. Cuvier et à l'exemple du célèbre naturaliste que l'on comprit que la botanique devait et pouvait concourir au même but que la zoologie. A partir de ce moment, la géologie n'a pas cessé de marcher d'un pas égal et assuré dans la voie des découvertes, car désormais elle reposait sur des bases solides et avait pris un rang éminent parmi les sciences d'observation.

Il est impossible d'énumérer ici les nombreux et remarquables travaux qui, depuis cinquante ans, ont porté la géologie au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui. Il nous suffira de citer, parmi les hommes auxquels la science est le plus redevable, en France, Cordier, Alex., et A. Brongniart, Elie de Beaumont, Dufrénoy, d'Omalus, Brochant de Villier, Constant Prévost, Beudant, de Verneuil, Alcide d'Orbigny, Rivière, Fournet, d'Archiac, Boué, etc., etc.; en Angleterre, Buckland, Lyell, Sedgwick, Murchison, de la Bèche, etc., etc.; en *Allemagne*, Al. de Humboldt, Léop. de Buch, Keferstein, de Leonhard, etc., etc.; en Suisse, Studer, Thurman, Pictet, Agassiz, etc., etc.; aux *Etats-Unis*, Hall, Dr. Emmons, Mather, Vanuxem, etc., etc.; au Canada, Sir W. E. Logan, A. R. C. Selwyn, A. Murray, E. Billings, M. Richardson, M. Bell, le Dr. J. W. Dawson, Venor, Bailey, Mathews, etc., etc.

DR. J. A. CREVIER,

Médecin naturaliste de Montréal.

(A continuer)

LES RICHESSES DE L'ANCIEN PÉROU

(Suite et fin)

Cependant, les trésors dus à la piété des Indiens ne se bornaient pas là. Les Incas avaient établi deux routes principales sur Quito et les Charcas : chacune d'elles avait plus de sept cents lieues de parcours.

Chaque Inca débutait dans son règne par un voyage à travers son empire, voyage auquel il consacrait deux ou trois années, et qui lui servait à connaître ses sujets et à recevoir leurs suppliques.

Le monarque, porté dans une litière d'or, marchait à petites journées. Sur toute la route, de trois en trois lieues, se trouvait une hôtellerie royale prête à le recevoir. Tout le service de ces haltes était en or et en argent, non-seulement la vaisselle et les ustensiles, mais encore les greniers mobiles où se conservait le grain, la caisse où se déposait la laine de voyage et les vêtements, tout, jusqu'aux objets les plus insignifiants et les moins utiles.

Quand on pense que le roi ne sortait jamais sans une maison de deux cents personnes, on peut se figurer l'immense quantité de vaisselle, de planches, de coffres d'or et d'argent que contenaient ces repos de l'Inca.

Cette accumulation d'or et d'argent paraît incalculable, et pourtant nous n'avons pas fini. Le respect que les Indiens portaient aux Incas comme personnes divines était poussé si loin, que tout ce qui les avait touchés devenait sacré et que nul après eux, pas même l'héritier royal, n'avait le droit d'y porter la main. Aussi, dès qu'un monarque était retourné auprès du Soleil, son père, on fermait tous les palais, toutes les maisons, toutes les haltes qu'il avait habitées, n'y eût-il passé qu'une nuit ; toutes les richesses, tous les vases, tous les ornements disparaissaient et s'enterraient ; les jardins seuls étaient respectés, et l'on construisait à nouveaux frais, pour le souverain qui montait sur le trône, des palais, des haltes, des maisons de *escogidas*, avec la même magnificence et la même piété. C'est ainsi qu'au Cozco, les Espagnols trouvèrent les habitations de chaque Inca dans le quartier affecté à la race royale.

Maintenant, qu'on veuille bien se souvenir que douze Incas ont régné sur le Pérou, et qu'ainsi la moitié au moins de cette somme de 1,900 millions, augmentée de toutes les haltes de route, a été enterrée douze fois pendant la domination de cette race !

Et ce n'est pas encore tout. La loi qui prohibait le luxe avait ses échelons gradués depuis le roi jusqu'au dernier employé. La quantité de vases d'or et d'argent, de bracelets, d'ornements de toute espèce, était réglementée et servait à distinguer les rangs et à commander l'obéissance. Les caciques, les hauts fonctionnaires, n'étaient pas divins ; certes la religion ni la loi ne se fussent point opposées à la transmission de leurs bijoux ; mais ils tenaient leur pouvoir de l'Inca, et l'orgueil, qui est inhérent à notre nature, leur faisait sanctionner sur eux-mêmes la tradition de leurs monarques. Au si, tous ces trésors s'enterraient-ils avec le défunt, et Garcilaso nous rapporte qu'un Juan de la Torre s'étant marié avec la fille d'un cacique, les Indiens, ses parents, lui indiquèrent un tombeau d'où il tira cent vingt-cinq mille piastres en or, en argent et en émeraudes.

Qu'on veuille bien maintenant ressusciter par la pensée tous les membres de la famille des Incas, tous les caciques, tous les fonctionnaires importants, enterrés depuis Quito jusqu'au Tucuman et au Chili, pendant une période de six cents ans ; qu'on se dise que l'or et l'argent n'avaient de valeur aux yeux des populations que par sa consécration à leurs dieux et à leurs morts ; que, par une coïncidence

particulière, les six mois de sécheresse où on pouvait chercher l'or et l'argent étaient précisément les mois d'inaction agricole et d'un loisir absolu pour les cultivateurs, — et qu'on reconstruit, si l'on peut, le capital inouï pour les funérailles !

La population soumise aux Incas était considérable ; sa densité explique l'immensité des richesses que le sentiment religieux leur fit appliquer pendant six cents ans à leurs monuments et à leurs sépultures. Que sont devenus tous ces trésors dont l'énumération paraîtrait fabuleuse, sans les autorités nombreuses qui en font foi ? Où a passé la fameuse chaîne d'or de Huayna Capac qui avait sept cents pieds de longueur, dont les anneaux étaient gros comme le poignet, et que deux cents Indiens avaient peine à soulever ?

Les Espagnols ont saccagé Tumpizo, Casamarca, la vallée du Rimac et une partie du royaume de Quito. Leur butin n'a pas dépassé la somme déjà énorme de quatre à cinq cents millions de francs. Qu'est-ce en regard de cette accumulation de vingt milliards (1), dont nous avons signalé l'existence ?

Que sont devenus ces trésors ? Comment ont-ils si bien disparu de dessus le sol que tous les efforts soient restés impuissants à les recouvrer et que le hasard seul fasse, de temps à autre, jaillir une parcelle de cette splendeur enfouie ?

La tradition et les auteurs contemporains se chargent de nous en révéler le mystère.

Quand les Indiens aperçurent les Espagnols pour la première fois, ils avaient à la pensée les présages recueillis par Huayna Capac, et les prirent pour les vengeurs d'Huascar, détrôné par le bâtard Atahualpa. Ils les nommèrent alors Incas, fils du Soleil, et leur apportèrent de l'or, comme ils avaient coutume d'en offrir à leurs rois. Mais quand ils virent leurs temples dépouillés, leurs vierges flétries, leurs Incas mis à mort, eux-mêmes réduits à un esclavage d'autant plus terrible qu'il succédait à de longs siècles de paternelle mansuétude... alors la haine les mordit au cœur. Jugeant dans leur bon sens grossier que la cupidité était la passion souveraine de leurs oppresseurs, ils s'en vengèrent en faisant disparaître à jamais les trésors pour lesquels avait coulé tant de sang innocent !

Les témoignages de cette disparition sont aussi patents, aussi nombreux que ceux qui certifient l'existence de leurs richesses avant la conquête. A chaque page des auteurs que nous avons déjà cités et qui parlent d'après la tradition orale, recueillie sur les lieux, on trouve la preuve de cet enfouissement et de cette disparition. Il est certain que toutes les grottes, tous les lacs, tous les lieux inaccessibles ont servi de réceptacle aux pieuses cachettes des Indiens, et recèlent des valeurs incommensurables que le hasard seul pourra révéler. Ce dépouillement était justifié par la tradition des indigènes : après avoir pris les Espagnols pour des dieux bienfaiteurs, ils les crurent des dieux vengeurs.

(1) Ce calcul est facile à établir. La rançon d'Atahualpa, officiellement constatée par les quintos payés au roi, dépassait vingt millions de francs ; le butin du Cozco s'élevait à une somme supérieure encore. Casamarca ne possédait que des casas reales, sans temple au Soleil, nous ne portons donc point un chiffre exagéré en évaluant à vingt millions la valeur répandue dans chaque province pour les temples, palais, jardins, bains et casas des Escogidas. Or, il y avait dans le royaume des Incas cent quatre-vingt-sept provinces sans compter le Cozco, le royaume de Quito, celui de Tucuman et celui du Chili. En admettant, ce qui est impossible, qu'il n'y eût pas une parcelle d'or et d'argent dans la moitié des cent quatre-vingt-sept provinces, tout le Chili, Tucuman et Quito, nous trouvons cependant une somme d'environ 1 00 millions ; or, comme à la mort de l'Inca tout ce qui lui avait appartenu disparaissait et que ses palais et ses harems peuvent être estimés à plus de la moitié de ce capital, ce serait donc une somme d'environ un milliard renouvelée douze fois, soit douze milliards. Qu'on y ajoute les cinq cents haltes royales renouvelées douze fois aussi et qui, certes, pouvaient vouloir chacune un million, puisqu'il s'agissait de servir l'Inca et sa suite, et l'on aura un nouveau capital de six milliards ; puis la chaîne d'or de Huayna Capac, puis les tombes des Caciques qui doivent s'élever à une somme inouïe, et l'on verra que nous sommes plutôt au-dessous de la vérité.

Ils ont encore aujourd'hui, après trois cents ans d'esclavage, la foi profonde que la race blanche n'a été qu'un instrument de punition pour leurs crimes, que cette race doit disparaître un jour et que l'Inca doit revenir. Ils ont soustrait leurs trésors pour les conserver à l'Inca, mais qui d'entre eux connaît une seule des retraites où la haine de leurs ancêtres a enfoui tant de merveilles ? Les *quipos* ont disparu avec la conquête, et, avec eux, la possibilité de retrouver le secret !

L. FAYRE CLAVAIRZO.

PERSONNEL

M. St. Julien, ancien registrateur du comté d'Ottawa, a été nommé greffier de la Cour du Recorder.

Le Dr. Deguise, de Québec, a été nommé médecin-inspecteur pour ce district, en remplacement du défunt Dr. Roy.

Mlle. Langevin, sœur de Mgr. Langevin et de l'hon. M. Langevin, ancien ministre, est entrée dans l'ordre des carmélites, qui vient de fonder un couvent à Rimouski. Mlle. Langevin a pris le voile, après avoir fait abandon de sa fortune au nouvel ordre.

La *Gazette Officielle* de la semaine dernière contient entr'autres les nominations suivantes, comme Juges de Paix :

Pour le district de St. Hyacinthe.—Flavien Letourneau et Flavien Bissonnet, de l'Angergardien, dans le comté de Rouville.

Pour le district de Joliette.—Louis Robitaille et François Lefebvre, de St. Jean de Matha, dans le comté de Joliette.

Il a aussi plu à Son Excellence de nommer Joseph-Octave Désilets, écrivain, de la ville de Joliette, dans le comté de Joliette, commissaire *per dedimus potestatem*.

McPherson Lemoine, écrivain, syndic des chemins à barrières de Montréal, en remplacement de B. H. Lemoine, écrivain, décédé.

L'hon. juge Plamondon est parti pour se fixer permanentement à Arthabaskaville.

Le Révd. P. Antoine, Supérieur de la Congrégation des RR. PP. Oblats en Amérique, est attendu à Winnipeg sous peu.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE LA BAIE DES CHALEURS.—Cette Compagnie a eu lundi, 7 du courant, son assemblée annuelle au St. Lawrence Hall. Les officiers dont les noms suivent ont été élus :

Président : Hon. Théodore Robitaille ;
Vice-Président : John Taylor, écrivain ;
Directeurs : Hon. Peter Mitchell, M. P. ; Hon. Eugène Chinic, sénateur ; A. W. Ogilvie, écrivain ; P. C. Bauchesse, écrivain, M. P. P. ; Louis Robitaille, écrivain, M. D. ; Victor Vannier, écrivain ; B. H. Montgomery, écrivain ;
Secrétaire : L. G. Riopel, écrivain, N. P. ;
Ingénieur en chef : Col. F. C. Farijana ;
Avisseurs légaux : MM. Andrews, Caron et Andrews.

M. H. Grant, vice-président de la chambre de Commerce de Québec, a donné sa démission avant-hier.

RETOUR.—Son Honneur le juge Mackay est de retour de son voyage d'Europe ; sa santé paraît être excellente.

SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTION ST. LOUIS.—A l'assemblée générale des actionnaires de cette société, tenue lundi, 7 juin courant, les Messieurs suivants ont été élus Directeurs : Michel Lefebvre, John L. Cassidy, Pierre Frigon, Joseph Leduc, Jean-Bte. Martineau, J. M. A. Perrin, M. D., et F. Brazeau.

La *Stadacona*, Compagnie d'assurance contre l'incendie, 13 Place-d'Armes, Montréal, étant une Compagnie Canadienne, peut abaisser le taux des primes : car, le surplus des fonds de la compagnie, étant investi dans le pays où le taux de l'intérêt est élevé, rend inutile l'exagération des primes, qui n'a d'autre raison que le peu de revenu que donne aux compagnies anglaises ce même surplus investi à l'étranger.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

NECROLOGIE

Il est de s familles infortunées sur lesquelles la mort semble s'acharner à redoubler ses coups avec une cruauté qui émeut toute une ville. Aussi sympathisons-nous profondément avec la famille de notre ami M. Faucher de Saint-Maurice, à qui la mort vient d'enlever un autre de ses membres les plus chers. Mademoiselle Marie-Henriette-Adèle-Alice Faucher de Saint-Maurice, née à Québec, le 26 décembre 1852, vient d'y succomber, le 30 de mai dernier, à la consommation, ce mal horrible qui emportait sa sœur aînée il y a quelques mois à peine. Elle n'était âgée que de vingt-deux ans et cinq mois.

SEMAINE POLITIQUE

On peut véritablement dire que la politique chôme partout. Il est vrai de reconnaître que le calme suit l'orage, et qu'après les menaces de l'Allemagne, les entrevues mystérieuses des souverains, l'on devait s'attendre à une accalmie.

Aux Etats-Unis, la question du *third term* paraît définitivement réglée par l'opinion, qui se prononce contre une réélection du président actuel.

En Angleterre, les courses font faire trêve aux affaires sérieuses. L'événement important de la quinzaine à Londres, a été la présentation à la Chambre des Communes d'une pétition signée de 20,000 natifs indous, habitant Bombay, qui réclament pour l'Inde le droit d'envoyer des députés siéger au Parlement anglais.

Les pétitionnaires invoquent entre autres motifs l'exemple de la France et du Portugal, dont les possessions dans l'Inde envoient des représentants aux législatures de Versailles et de Lisbonne.

La pétition propose que les représentants de l'Inde, qui pourraient être Anglais ou indigènes, soient élus par les indigènes. Ces représentants seraient au nombre de 16, à savoir : 4 par chacune des trois présidences : Bombay, Madras et Calcutta, 2 pour les provinces du Nord-Ouest et deux pour le Punjab.

Pour être électeur, il faudrait payer, en impôts généraux et locaux, au moins 50 roupies (125 francs par an).

Il est plus que probable, dit à ce sujet un journal de Londres, que le Parlement actuel ne prendra pas cette pétition en considération. La question qu'elle soulève est d'une importance extrêmement grave, et elle ne concerne seulement pas l'Inde, mais toutes les colonies anglaises qui auraient le droit d'être représentées à la Chambre des Communes et, sans doute, aussi à la Chambre des lords. Or, le jour où le Parlement anglais ne représenterait plus seulement les Iles Britanniques, mais toutes les grandes communautés anglaises établies dans le monde, ce jour là, l'empire britannique aurait changé de caractère et serait devenu une vaste confédération, dans laquelle les intérêts de la mère-patrie ne seraient plus prépondérants, et le rôle de l'Angleterre en Europe et dans le monde en serait profondément altéré.

Le Parlement actuel, il est à peine besoin de le dire, n'a ni le mandat, ni l'audace d'ouvrir la voie à une révolution aussi grave.

En Espagne, les affaires vont mal, très-mal, paraît-il, et l'on s'attend d'un jour à l'autre à des événements graves.

Chez-nous, la grande partie du personnel fédéral se promène sur l'océan, pour raison d'affaires ou de santé.

Dans la province de Québec, la lutte électorale a commencé par un combat singulier, livré à Ste. Croix, et où chaque parti avait détaché ses plus brillants officiers.

Le semaine prochaine, nous pourrions publier, pensons-nous, les noms des candidats de chaque comté.

A. ACHINTRE.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Procédé pour guérir l'enflure des bestiaux.— Dès que l'on aperçoit qu'un bœuf ou une vache est attaqué de l'enflure, on lui fait avaler une demi-bouteille de lait dans laquelle on mêle de la poudre de chasse autant qu'il en peut entrer dans un dé à coudre.

Nettoyage des vases en porcelaine et en terre vernissée.—Lorsqu'un vase de porcelaine ou en terre vernissée est encrassé, on le frotte avec un peu de cendre légèrement humectée et un tampon de papier. On le rince ensuite. On obtient le même résultat avec de la lessive ou de la potasse.

Nettoyage des carafes.—On introduit dans les carafes quelques morceaux de papier brouillard ou de papier gris, avec des coquilles d'œufs concassés et une petite quantité d'eau. On agite les vases en tout sens. On laisse ensuite le papier s'humecter, et, après avoir agité de nouveau les carafes, on les vide rapidement. Il ne reste plus alors qu'à les rincer, les égoutter et les essuyer avec un linge bien sec.

Pour nettoyer les objets vernissés.—On enduit d'abord les meubles, toilettes, cadres ou autres objets vernissés que l'on veut nettoyer, avec de l'huile d'olive, ensuite on y met de l'amidon pulvérisé, et on les frotte avec un linge propre et fin. Par ce procédé, on réussira non-seulement à enlever toutes les taches et la poussière, mais aussi on leur donnera un beau lustre sans nuire à la dorure ni aux couleurs, et sans endommager le vernis, même le plus délicat.

Pour nettoyer les bijoux d'or.—On trempe une brosse douce dans de l'eau, on la frotte avec du savon et on en brosse doucement l'objet que l'on veut nettoyer, pendant un ou deux minutes seulement; nettoyez-le ensuite jusqu'à ce qu'il soit bien clair; essuyez-le et mettez-le auprès du feu, jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Faites alors brûler un morceau de pain, réduisez-le en poudre très-fine et frottez-en vos bijoux avec un cuir doux. Ou bien: dissolvez un peu de sel ammoniac dans de l'urine; faites-y bouillir les pièces d'or sales et elles deviendront propres et brillantes.

Poudre pour nettoyer l'argenterie.—Crème de tartre en poudre fine, 64 grammes, carbonate de chaux (blanc d'Espagne) en poudre fine, 64 gr., alun en poudre fine 32 gr.; on mêle ensemble ces trois substances et on en forme un mélange homogène. Lorsqu'on veut s'en servir, on frotte l'argenterie avec ce mélange délayé avec une petite quantité d'eau et en se servant d'un linge doux. Elle prend un brillant égal à celui de l'argenterie neuve. On la lave ensuite et on l'essuie avec soin. Si l'on doit nettoyer de l'argenterie présentant des anfractuosités, des plats, des couverts à filets, on se sert d'une brosse qu'on trempe dans ce mélange pâteux.

Procédé pour nettoyer les gravures et les livres.—Si vous voulez blanchir une gravure, plongez-la dans une dissolution de chlore, en faisant durer l'immersion plus ou moins longtemps, suivant le degré de saleté du papier. S'il s'agit de blanchir le papier d'un livre relié, comme il faut que tous les feuillets soient trempés dans la dissolution, ayez soin de bien ouvrir le livre, mais faites en sorte que le papier seul trempe dans la liqueur; séparez les feuillets les uns des autres, pour qu'ils soient humectés également des deux côtés; lavez ensuite avec de l'eau bien propre, et faites sécher. Ce procédé vous servira aussi pour enlever les taches d'encre.

NOS GRAVURES

La Catastrophe d'Holyoke

Dans son avant-dernier numéro, L'OPINION PUBLIQUE reproduisait les détails que le télégraphe et des renseignements particuliers ont transmis au lendemain de ce lamentable événement. Après avoir ajouté à ce récit la longue liste des victimes, nous donnons aujourd'hui, avec les traits de dévouement et d'héroïsme que ce désastre a vu s'accomplir, les portraits de quelques-unes des intéressantes victimes, ainsi que celui de deux pompiers, au sang-froid et au courage desquels plusieurs personnes sont redevables de la vie.

RECONNAISSANCE DES VICTIMES

Le lendemain du désastre, dans la matinée de vendredi, par conséquent, le coroner et les jurés commencèrent à constater l'identité des cadavres. Chaque victime était recouverte d'un drap. Ce n'est que par les restes des chaussures et les lambeaux de vêtements que l'on put reconnaître la plupart de ces malheureux qui n'avaient plus forme humaine!

L'EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE AVANT L'INCENDIE

L'église, élégante et spacieuse chapelle, entourée d'une galerie circulaire n'ayant malheureusement que deux petites portes de sortie donnant dans la nef du rez-de-chaussée, était bâtie en bois et elle devait être remplacée par un temple magnifique en briques, que les habitants zélés de la ville de Holyoke sont à faire ériger. L'église neuve doit être livrée au culte vers l'automne prochain.

COMMENCEMENT DE L'INCENDIE

Pendant que le Rév. A. H. Dufresne faisait la bénédiction du St. Sacrement, un cerierge mit le feu aux garnitures de l'autel de la St. Vierge, qui se communiqua avec une rapidité électrique à travers tout le corps de la chapelle. Il pouvait être 8 heures du soir, et il y avait près de 800 personnes présentes à la cérémonie.

L'INCENDIE ET LES RUINES DE L'ÉGLISE

En moins d'une heure, malgré le prompt secours des pompiers, la chapelle et le presbytère n'étaient plus qu'une masse de ruines fumantes, recouvrant sous leurs décombres la désolation et la mort. M. le curé réussit à sauver les saintes espèces, et bon nombre d'effets et articles qui garnissaient sa résidence, appartenant à la chapelle. L'église et le presbytère étaient assurés pour la somme de \$4,000, et il y avait une assurance de \$1,000 sur les meubles et effets du Rév. M. Dufresne.

Quelle plume assez sensible pourrait peindre les angoisses et les cris déchirants qui se répercutaient de toutes parts? Ici, c'est une pauvre épouse, qui, haletante et poussant des cris déchirants, cherche un époux chéri; c'est en vain qu'elle intercède et implore le Dieu miséricordieux de lui rendre sain et sauf celui qu'elle a tant aimé. Hélas! il est trop tard, tout est fini; l'époux et l'épouse, saisis d'un saint amour, se disent un éternel adieu. La scène est émouvante. Frères, sœurs, tous sont à la recherche de l'un et de l'autre, d'un parent ou d'un ami.

LE CORTÈGE FUNÈBRE

La ville est illuminée toute la nuit, les blessés transportés à domicile font entendre des gémissements qui font frémir le cœur le plus endurci. Jamais de mémoire d'homme l'on ne fut témoin de tel spectacle. Des enfants des deux sexes arrachés au sommeil par le tumulte, les cris et la course affolée des passants, se mettent à la recherche de leurs parents absents et font retentir les airs de leurs lamentations.

L'ENCOMBREMENT DANS L'ESCALIER

Le feu s'étendit avec la rapidité de l'éclair et la panique devint générale. L'attaque était instantanée et ne donnait aucun temps pour délibérer; il fallait fuir par tous moyens, et ce fut un sauve qui peut. Chacun crut prudent de pourvoir à sa propre conservation. Chacun se précipitait vers l'escalier qui, encombré, ne pouvait livrer passage à personne, tandis que les flammes léchaient l'extrémité de cette poussée humaine. Ainsi, dans cette lutte suprême, Jos. Richards avait saisi sa femme à bras le corps et touchait presque à la porte de sortie, quand des débris incandescents vinrent le frapper au visage et l'aveugler pour quelques secondes. Pendant ce temps, la pression de la foule affolée lui fit lâcher sa femme et le poussa lui-même dehors, où il arriva grièvement brûlé. Le surlendemain, il a retrouvé à la morgue le corps de sa femme, tellement calciné qu'il ne l'a reconnue qu'à la bague qu'elle avait au doigt.

Une dame, Marie Roberts, mariée depuis une semaine, a été brûlée vive, pendant que son mari, assis à quelques pas d'elle, était enlevé et sauvé malgré lui par le pompier John Lynch.

Un Canadien-Français, Lépreux, arrivé tout récemment à Holyoke, a pris sa femme

entre ses bras et fait des efforts surhumains pour la sauver; mais la pression de la cohue a rendu son dévouement inutile. Ces époux étaient encore étroitement enlacés quand on a retrouvé leurs corps.

Boulangier était en train de s'élaner par une fenêtre quand il a été retenu par la masse de ceux qui se pressaient derrière lui. Il a été brûlé dans cette position, la moitié du corps en dehors de l'église, l'autre moitié en dedans.

SCÈNE TOUCHANTE DANS LE BLOC LAPOINTE

Au chevet de l'épouse et de la mère mourante, les enfants en larmes et le mari qui sanglotte, en pressant dans une suprême étreinte la main de celle qui fut la compagne de sa vie, et dont la douloureuse agonie s'achève!

UNE MÈRE DÉSOLÉE

Dans une chambre solitaire, une pauvre veuve prie et veille à côté du cercueil qui renferme les restes informes de son fils unique, seul soutien de sa vieillesse.

QUELQUES-UNES DES VICTIMES ET DEUX DES HÉROS DU SINISTRE

Itha Meunier, âgée de 19 ans, organiste, accompagnait le chant pendant la cérémonie; persista à rester à sa place, ne pensant pas le péril aussi imminent. Son fiancé, qui était à l'église, s'enfuit dans le premier moment de panique, mais revint presque aussitôt pour essayer de sauver la jeune fille. Tous deux ont été asphyxiés.

Hélène Blais, fille de M. Louis Blais, âgée de 20 ans, fut la première à faire de vains efforts pour éteindre l'incendie dans son début à l'aide de son éventail; et cette jeune personne, si bien connue par ses brillantes qualités, devint la victime de son dévouement.

Justine Brisson, vingt ans, brûlée vive.

Vitaline Brisson, dix-huit ans, sœur de la précédente, affreusement brûlée, mais vivante encore. On désespère de ses jours.

Joseph Chatel, âgé de 24 ans, membre de la société St. Jean-Baptiste, fut enterré sous les décombres en voulant sauver sa mère; laisse une femme et deux jeunes enfants.

Philomène Froment, âgée de 20 ans. Elle fut suffoquée par la fumée, puis brûlée.

Gaspard Pellerin, laborieux et honnête jeune homme de 22 ans. Avait amassé quelques économies; a été non-seulement brûlé, mais rôti; son corps calciné aurait pu tenir dans un coffret. Il laisse une jeune femme inconsolable.

M. Pierre Monat, Canadien, plein de force et de courage, commença le premier à combattre l'élément destructeur, et à exposer ses jours. On doit le remercier aussi pour le zèle qu'il a su déployer en secourant les malheureux. Trente-six cadavres furent transportés dans un des appartements de son bloc; mais, comme il fut jugé que l'espace ne saurait contenir le nombre des morts, l'on résolut de transporter toutes les victimes à la maison d'école de la rue Park.

M. J. T. Lynch arriva le premier sur le théâtre de l'incendie, et par l'heureuse inspiration qu'il eut d'inonder ses hommes d'eau, leur facilita ainsi le sauvetage de personnes qui, sans cela, auraient infailliblement péri.

LE CORTÈGE FUNÈBRE

Quarante-huit des victimes ont été enterrées samedi dans le nouveau cimetière catholique de Granby Road. Le service funèbre a été célébré par le Rév. M. Garnier, de Springfield, dans une église en cours de construction à une petite distance de celle détruite par le feu et qu'elle devait remplacer. L'estrade de planches préparée pour recevoir les cercueils pendant la solennité a fait entendre à un certain moment un craquement qui a failli causer une nouvelle panique. Plusieurs dames se sont trouvées mal. Mais l'assis-

tance a été vite rassurée et l'ordre s'est rétabli dès qu'on a vu qu'il n'y avait pas d'accident. Le craquement avait été occasionné par le poids des cercueils, sous lequel quelques planches avaient fléchi. Le sermon a été prononcé en français par le Révérend Primeau, de Worcester, dont les paroles émues ont fait couler les larmes de tous les yeux.

Le Rév. M. Primeau, durant son oraison funèbre, lut un télégramme de nos compatriotes de Worcester ainsi conçu:

« Worcester, 25 mai 1875.

« Au Rév. Père Dufrène.

« Les Canadiens de notre cité, réunis en assemblée, vous témoignent leurs sympathies, ainsi qu'à votre congrégation, dans votre affreuse calamité, et sont prêts à assister les familles des victimes si besoin il y a.

« FERD. GAGNON,

« Sec. de l'assemblée. »

La plupart des magasins de la ville, drapés de noir, sont restés fermés toute la journée en signe de deuil.

Les membres de la société Hibernienne, au nombre de 80, et la société St. Jean-Baptiste, au nombre de 68 membres, accompagnant un de leurs membres, Joseph Chatel, à sa dernière demeure, assistaient en corps au service funèbre.

Le service terminé, on commença le chargement des cercueils dans les voitures, et la procession se forma sur une longueur de plus d'un mille. Le défilé était formé de 142 voitures qui traversèrent les principales rues de la ville et se rendirent de là au cimetière catholique de South-Holyoke.

Une foule immense et recueillie a accompagné les restes des quarante-huit victimes jusqu'à leur dernière demeure. Conformément à la requête que le maire avait adressée au peuple par proclamation, toutes les affaires ont été suspendues et tous les magasins fermés pendant le service. Presque toute la population de Holyoke, catholiques et protestants, Canadiens-Français, Irlandais, Américains, Allemands, a témoigné par son attitude que toutes les dissidences de culte et de nationalité s'effacent en présence d'une calamité publique.

La journée des obsèques des victimes a été une journée de deuil général à Holyoke.

Le Moulin Balé à Villiers-sur-Marne

Quel magnifique coin de campagne que ce moulin avec les massifs qui l'environnent!

Dans le ciel éclatant, un coin de la vieille mesure profile ses murs lézardés, comme un visage ses rides! La roue vermoulue, noircie par le temps et le service, meut ses palettes enchifrenées d'herbes vertes, dans l'onde écumeuse de la prise d'eau.

En aval une large mare où viennent boire les bestiaux du village et caché derrière les arbres, étend son onde claire et peu profonde.

Conduit par un pâtre, un troupeau de vaches vient se rafraîchir et meugler, levant en l'air leurs mufles humides, aux barbes desquels pendent comme des perles quelques gouttes irisées.

A gauche le bois touffu, les grands arbres, l'ombre fraîche et profonde, les sentiers verdoyants, bordés de blanches marguerites et de framboises parfumées; à travers les éclaircies de la lisière, la poudre lumineuse du soleil et le velours des prairies. Partout, le calme, le mystère et le silence, que troublent seul le tic-tac du moulin et le bruit sourd de l'eau dont la masse fait mouvoir la roue.

C'est un paysage calme et frais; mieux encore, un des traits les plus fins et les plus délicats de la campagne embellie par la présence de l'homme et les œuvres de son industrie.

A. ACHINTRE.



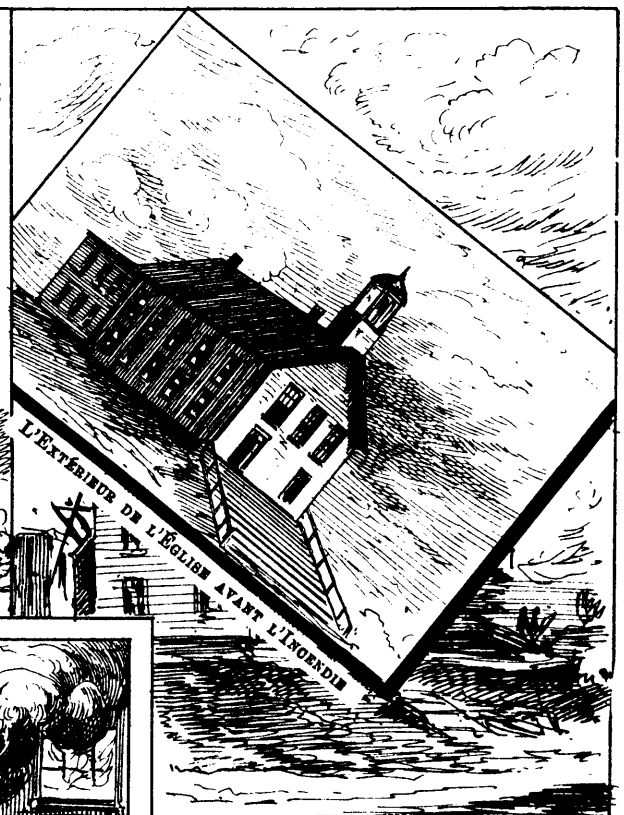
LE DEFI!



RECOUVREMENT DES VICTIMES



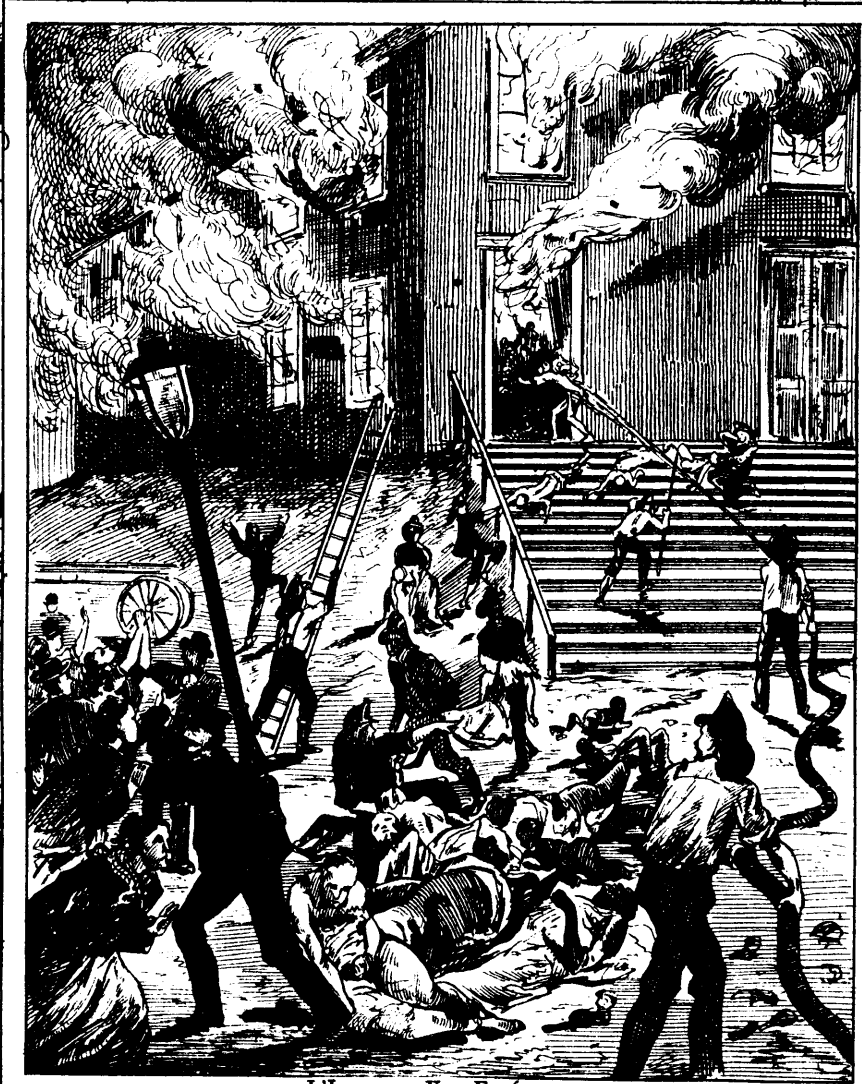
COMMENCEMENT DE L'INCENDIE, VUE INTÉRIURE



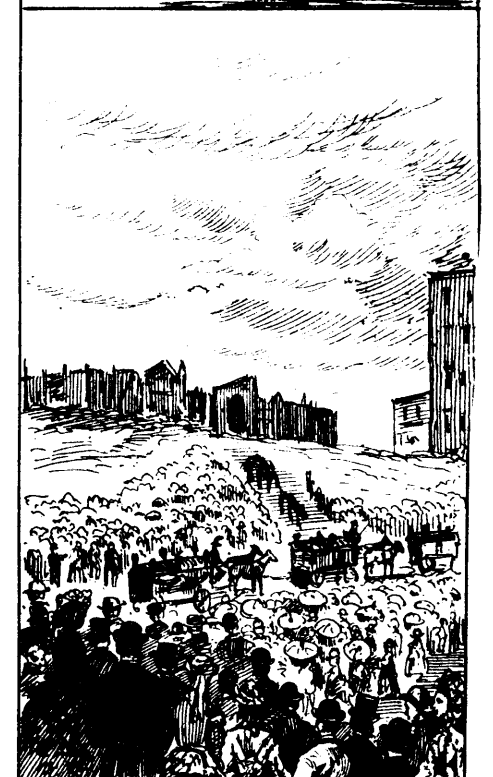
L'EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE AVANT L'INCENDIE



LES RUINES DE L'ÉGLISE



L'INCENDIE, VUE EXTÉRIURE



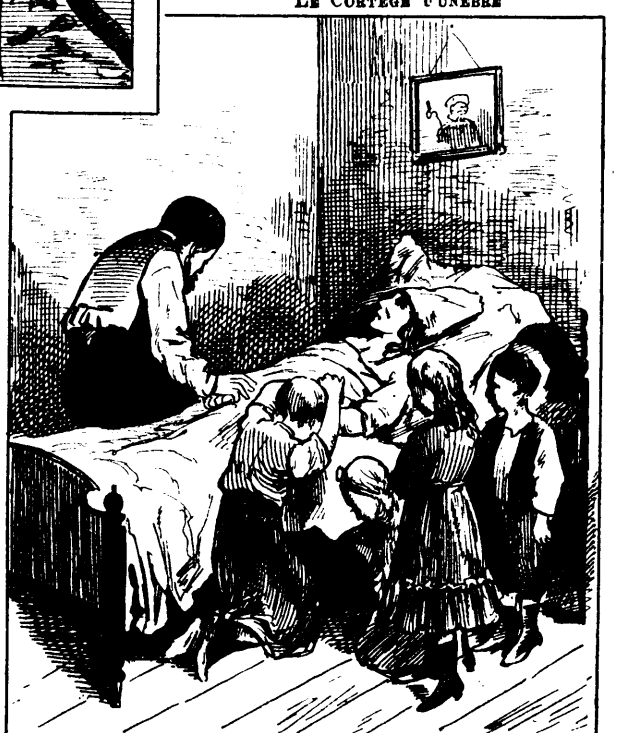
LE CORTÈGE FUNÈBRE



UNE MÈRE DÉSOLÉE



L'ENCOMBREMENT DANS L'ESCALIER



SCÈNE TOUCHANTE DANS LE BLOCK LAPOINTE

LA CATASTROPHE D'HOLYOKE



JUSTINE BRISSON

HÉLÈNE BLAIS

VITALINE BRISSON

PIERRE MONAT
Pompier, qui, le premier, a commencé à éteindre le feu

ITHA MEUNIER

J. T. LYNCH
Pompier, qui a sauvé un grand nombre de personnes

JOSEPH CRATÉ

PHILOMÈNE FROMENT

GASPARD PALERBIN

QUELQUES-UNES DES VICTIMES ET DEUX DES HEROS DU SINISTRE



LE MOULIN BALÉ A VILLIERS-SUR-MARNE — TABLEAU DE M. A. SERVIN

CAUSERIE DE QUÉBEC

Les familles qui ont changé de logement au premier de mai commencent à se faire un peu à leurs nouvelles demeures, après avoir presque oublié les anciennes, tant la mémoire des hommes est courte.

Chaque année, ou tous les deux ans, la même chose se renouvelle. On quitte un appartement rempli d'imperfections pour en prendre un autre dans lequel les perfections abondent. On avait là une vue bornée, une cour étroite, des chambres trop basses et mal éclairées; ici, l'œil découvre des perspectives immenses, la cour a presque les proportions d'un jardin, les étages sont hauts et les fenêtres pleines de lumière. Il est vrai que les tapis ne conviennent plus, qu'il faut renouveler une partie du mobilier et augmenter le domestique. Mais qu'est-ce que cela en regard des avantages incomparables qu'offre le nouveau local?

Pendant six mois on voit tout en rose; puis, au bout de ce temps, les objets commencent à perdre beaucoup de leurs charmes. On trouve une foule de petites imperfections tolérables d'abord, et qui, un peu plus tard, deviennent des défauts insupportables. On n'avoue pas encore qu'on déteste la nouvelle maison, mais on laisse entendre discrètement qu'il y aurait peut-être moyen de trouver mieux pour l'année prochaine. On était habitué au marteau et on a maintenant une sonnette qui casse les oreilles. Les escaliers sont trop longs et madame a les jambes fatiguées; d'ailleurs, un enfant qui roule du haut en bas n'a pas la moindre chance d'en revenir. La cuisine n'est pas de plain-pied, et l'armoire montante que l'on ambitionnait depuis si longtemps, est devenue un objet d'horreur le jour, ou plutôt la nuit où monsieur, en cherchant le boire du petit, a été précipité dans la cuisine, au risque de se faire guillotiner. Il me faudrait plusieurs chapitres pour inscrire le détail des griefs qui naissent chaque jour.

Aussi, dès l'aurore du premier février—chacun sait que cette aurore n'est pas très-matinal—on est sur la rue, l'œil au vent pour découvrir les nouvelles affiches. Chaque écriteau est lu, analysé, commenté. On visite partout, de la cave au grenier, sans que les jambes se plaignent; on scrute tous les coins, les placards et les garde-robes. On s'informe des causes qui chassent les locataires actuels, et, si elles ont quelque valeur, on cherche à l'atténuer. On forme des plans pour obvier aux inconvénients et tirer le meilleur parti possible des avantages. On mesure les fenêtres et la superficie des planchers; on place, de l'œil, les meubles et les cadres. Ici sera le fumoir, là, la chambre de couture, et, tout à côté, le cabinet où bébé fera son somme journalier. Tout le monde se verra et sera content. Le bruit agréable de la machine à coudre empêchera le papa de dormir après dîner, ce qui est une habitude dangereuse pour la santé, et ennuyeuse pour les gens de la maison. La cuisine ouvre sur le réfectoire: on pourra se passer de Marguerite et ne garder que Marie, ce qui sera une économie notable.

Bref, toutes réflexions faites, on va signer le bail, et, pendant les trois mois qui suivent, on ne vit que de plans et de projets. On ordonne, on décommande; on organise, on défait vingt fois les mêmes choses. Enfin, on met le pied dans le nouveau paradis et l'on n'a pas de termes assez forts pour louer toutes ses perfections jusqu'au jour fatal, inévitable, où l'admiration tombe comme la feuille d'automne pour faire place à l'indifférence, ce rameau desséché de nos affections.

Il y a une foule de gens qui croiront que ce que j'écris ici est une broderie de pure

fantaisie, une boutade de chroniqueur en quête de sujets intéressants. Ceux-là sont heureux, à la manière de cette dame estimable qui ne comprenait pas comment on peut mourir de faim quand la première boutique venue étale dans ses vitrines du pain et des gâteaux d'excellente qualité. Ils sont propriétaires ou locataires à long terme. Ils sont les planètes dont nous sommes les satellites. Ils ne connaissent pas nos chasses aux logis et nos migrations. Ils ont leurs terriers qui leur restent, pendant que nous sommes obligés de construire tous les ans un nouveau nid.

S'ils savaient, pourtant, combien cette inconstance forcée nous coûte cher et combien de déchirements nous causent ces ballottements continuels de notre existence! Ceux qui possèdent des demeures fixes ont le culte et la religion du souvenir, qui nous manquent ou nous échappent. Chaque pièce de leur maison est une page sacrée de leur histoire intime. Ici, un aïeul vénéré a rendu paisiblement son dernier soupir en bénissant toute la famille agenouillée autour de son lit. Là, le premier-né a vu le jour et reçu les premières caresses maternelles, ces caresses dont rien n'a jamais égalé la douceur. C'est dans cette chambre qu'a eu lieu la première séparation, lorsque le fils aîné est parti pour défendre la frontière menacée. Au dernières lueurs du jour, et sans prendre le temps d'allumer la lampe, c'est près de cette fenêtre qu'on a ouvert, d'une main tremblante d'anxiété, la lettre datée du camp, laquelle, heureusement, ne contenait pas de fâcheuse nouvelle. Cette cloison, qui divise une grande pièce, a été abattue le jour où un déjeuner a fêté le mariage de la grande sœur: fête mêlée de contentement et de regrets, de joies et de douleurs, comme toutes les choses d'ici-bas. Plus tard, c'est près de cette cheminée que le grand-père a raconté à son petit-fils la fameuse bataille de Châteauguay. Le bambin s'est endormi avant la fin de l'histoire, et le dernier coup de canon, tiré sur les Américains, n'a pas été assez fort pour le réveiller.

Puis, à leur tour, les pères et les mères, devenus grands-pères et grandes-mères, sont disparus pour faire place à une nouvelle génération qui a vécu sur le théâtre de leur existence et s'est inspirée du souvenir de leurs vertus. Chacun a foulé ainsi le même sentier béni et familier, soutenu dans le bien par des exemples reçus et l'exemple à donner. C'est de cette manière que l'histoire et les traditions ont été créées et conservées pieusement dans le sanctuaire de la famille, cette arche sainte qu'une main étrangère ne devrait jamais violer, dont un œil profane ne devrait jamais sonder les secrets.

Et nous, pauvres nomades, où est notre histoire, où sont nos traditions? sur des feuillets exposés à tous les regards, foulés par les pieds de tous les passants; sur un sable où une vague a effacé l'écriture de nos dévanciers, et où la vague suivante viendra faire disparaître la nôtre.

Nous rions souvent, et sans le savoir, dans une chambre où d'autres ont pleuré la veille; nous dansons sur un parquet que, le jour précédent, les pas de la mort ont effleuré. Notre joie efface les larmes des autres, comme leurs sourires peuvent naître là où nos pleurs ne sont pas encore séchés.

Heureusement que nous ignorons; car si nous savions, nous ne pourrions pas vivre. Et, maintenant, croyez-vous que nous n'ayons pas droit à quelque indulgence, à quelques ménagements?

Essayez de notre vie, et vous verrez si, après l'avoir connue, au lieu de nous blâmer, vous ne vous sentirez pas plutôt portés à nous plaindre et à nous excuser.

NAPOLÉON LEGENDRE.

HISTOIRE NATURELLE

LA GRIVE DE WILSON

(Tawny Thrush; Wilson's Thrush; Veery)

J'ai dit ailleurs que la famille des Grives avait fait le désespoir des naturalistes de l'Amérique. Cette Grive a donné, au commencement du siècle, lieu à bien des contradictions. Wilson l'avait confondue avec la Grive des bois; Vieillot l'avait prise pour la Grive solitaire. Tout bien douée qu'elle soit, ce n'est pas un artiste aussi accompli, un musicien aussi savant que la Grive des bois ou même la Grive solitaire. Mais allez entendre, par une tiède soirée de mai, le *maestro* perché à la cime d'un érable, illuminée des derniers rayons du soleil couchant, et dites-moi si vous pouvez résister au charme de cette vibrante mélodie, si simple, si douce, si limpide! Est-ce bien un oiseau qui chante? qui nous annonce que le printemps est de retour, le temps de s'aimer? ou bien est-ce un lointain écho de la forêt, porté sur l'aile du Zéphir? Le peuple, lui, dira: "C'est la flûte" ou: "c'est le haut-bois." Le peuple, ce n'est pas un naturaliste! c'est mieux, quand il s'agit d'apprécier le son, c'est un poète par la diction.

Le parcours de cette Grive est maintenant bien déterminé, grâce aux progrès de la science. On l'a vue à Halifax, à Québec, aux Trois-Rivières, à Hamilton. Je puis en parler en connaissance de cause. Jamais dans le concert ornithologique que mai et juin, chaque printemps, me redonnent, la Grive de Wilson n'a manqué de faire sa partie, depuis seize ans que je réside à Sillery. Au moment même où j'écris (23 mai 1875), la brise du soir m'apporte sa chanson flûtée, des bouleaux argentés et des érables qui ombragent le ruisseau Belle-Borne.

La Grive de Wilson arrive à peu près une semaine après la Grive solitaire. Les écrivains les plus accrédités des États-Unis lui assignent pour patrie, pendant l'été, tout l'est du continent, d'Halifax au Fort Bidger; au nord jusqu'au Fort Garry. Sa présence a été constatée à Cuba, à Panama; l'hiver, elle a été vue au Brésil et à Orizaba. On n'a pas découvert son nid au sud de la Pensylvanie.

Sa nourriture consiste en insectes qu'elle happes parmi les rameaux des arbres, et en vermicelles qu'elle déterre dessous les feuilles.

Oiseau timide, nature délicate, c'est une amante des solitudes bocagères; allez la chercher dans un ravin bien ombragé où serpente un filet d'eau vive.

Elle élira même, si on ne la dérange, domicile dans un quartier du parc ou du jardin; et elle y reviendra chaque printemps, y élèvera sa famille. Son ramage, sans être régulier, est agréable; c'est un sifflement prolongé, mélancolique; elle clora son thème musical par des coups d'archet aigus. Le jour ne lui suffit pas, elle mèlera sa mélodie aux heures silencieuses du crépuscule, lorsque les ombres descendent des montagnes. Nos voisins la nomment la Veery, parce qu'elle semble répéter: *Ve-e-ry! Ve-e-ry! Ve-e-ry!* Les deux dernières notes, émises avec douceur et en affaiblissant, semblent être l'écho des premières.

Elle confiera son nid quelquefois à des broussailles, jamais à la fourche d'un arbre; entre le nid et le sol, elle amoncèlera des feuilles sèches. Elle couvre assidûment ses œufs: si on la force de déguerpir, elle s'éloigne en silence, et revient dès qu'elle peut. La première couvée a lieu au commencement de juin; la seconde, un peu plus tard. Le nid, structure bâtie à la hâte, se compose d'écorce, de feuilles sèches, de filaments; la doublure intérieure est en herbes et en feuilles molles desséchées. Ses œufs, au nombre de quatre, quelquefois cinq, sont d'un vert uniforme, nuancés de bleu. Diamètre: 9 x 46 d'un pouce. Le dessus et les côtés de la tête et du col de cette grive sont d'un rouge brun clair presque uniforme avec une tendance à l'orange sur la couronne de la tête et sur la queue. La poitrine et le col sont semés de jaune-brun pâle; le ventre blanc, les côtés de la gorge et le devant de la poitrine sont maculés de points bruns triangulaires. Ses tibias sont blancs; la mandibule inférieure est brunâtre. Les lores sont cendrées. Longueur, 7.50; de l'aile, 4.25; de la queue, 3.20.

LA GRIVE SOLITAIRE

(Hermit Thrush)

Le grand ornithologiste Toussenot parle en termes ravissants des grives de France:

"La Grive, dit-il, c'est la joie du printemps et la joie de l'automne! Ses chants d'amour qui descendent le matin et le soir de la cime des grands arbres, dès les premiers soleils, sont la vraie harmonie printanière des forêts. J'ai souvenance aujourd'hui, comme des heures les plus roses et les mieux employées de ma première jeunesse, de celles que j'ai passées à entendre cette Grive dans les grands bois, par ces douces soirées de mars au temps où le deuil est encore aux rameaux dépouillés des hêtres, mais où déjà la sève d'amour circule activement dans les veines de tout ce qui a vie, où de larges bouffées d'air tiède saturé de senteurs mielleuses, s'exhalent par intervalles du sol et trahissent le travail souterrain du printemps.

"J'ai gardé bien longtemps aussi parmi mes dates heureuses celle de la matinée de septembre où je pris ma première Grive, bonheur si vaste et si inespéré que je ne pus m'empêcher de le considérer tout d'abord comme une marque éclatante de la faveur du ciel, et, plus tard, de le mettre en vers, en vers latins s'entend, car je n'ai jamais su rimer qu'en cette langue. Comme la situation d'une Grive qui fond sur la pipée, à l'appel de la Chouette, n'est pas sans une certaine analogie avec celle de Laocoon, prêtre du dieu des mers, qui s'apprête à percer de sa lance les flancs du cheval de bois, j'avais tiré, pour la circonstance, un parti très-avantageux du fameux récit de l'Énéide, à ce point que ma mère, qui ne savait cependant pas le latin, ne pouvait se lasser d'admirer ce tour de force. Une seule crainte troublait la digne femme, en ces joies d'orgueil maternel; elle avait entendu dire que les enfants mouraient pour avoir trop d'esprit."

Moi-même, j'ai ressenti une joie grande, en achetant pour un liard, d'un campagnard, une Grive solitaire qu'il nommait une Sirène, mais non au point de célébrer l'événement par des alexandrins latins ou français.

Parmi les Grives, il en est dont la voix est plus pure, plus métallique.

Il n'est pas rare d'entendre des chants rivaux luttant d'harmonie sur des arbres voisins. Cette ravissante mélodie a l'effet de tranquilliser et d'assourir les sens: plus on l'écoute, plus on lui trouve de charmes. Lorsque le ciel est couvert de nuages, que l'orage menace; lorsqu'en tous les autres musiciens de la forêt se taisent, la voix de la Grive solitaire retentit au loin: plus la nature est sombre, plus l'Orphée des bois devient harmonieux.

Oiseau rêveur il recherche les voûtes des frais ombrages, le voisinage des ruisseaux, des prairies, des habitations isolées. Il préfère, à toute autre demeure, l'allée ombreuse et solitaire du parc propice aux promenades sentimentales et à la rêverie et d'où il peut être entendu de la compagnie du château. Si le Rossignol d'Europe est l'emblème de l'harmonie solitaire et de la poésie élégiaque qui aime à gémir sur les tombes et à conter ses peines aux échos de la nuit, la Grive solitaire est un écho oublié de la déité antique qui préside aux forêts. Nulle part nous n'avons trouvé son chant plus suave que dans ces friches retraites qui bordent la rive altière du Saint-Laurent, ces grands bois, dans les environs de Québec, tels que le bois du Cap-Rouge, ou bien encore Spencer-Wood, où l'ombrage et l'eau courante du ruisseau Saint-Denis leur offrent sécurité et pâture. Au moment où j'écris, cet écho mystique m'arrive des taillis qui ombragent, à Spencer-Grange, l'antique ruisseau Belle-Borne, qu'a dû côtoyer plus d'une fois, à la saison des fleurs, le botaniste Gomin, il y a de cela deux siècles.

Audubon, Vieillot, Wilson semblent s'être tour à tour fourvoyés sur le compte de cette Grive, faute, sans doute, d'avoir pu observer suffisamment un oiseau aux habitudes si retirées. Tous trois, à bon droit, préconisent la mélodie sans pareille de la Grive des bois, dont le chant moins éclatant, mais plus nourri et plus modulé, ressemble à celui de la Grive solitaire; à peine ont-ils un mot de louange à donner à ce chantre mystérieux de la solitude forestière. Vieillot va même plus loin: il lui assigne un petit cri aigu. Nuttal le traite un peu mieux; le savant professeur Baird, après mûr examen, l'ayant placé au premier rang comme musicien, on peut considérer sa cause comme gagnée. Moi-même, au début, entraîné par l'autorité de Vieillot et par les avancés généralement si exacts de Wilson, je lui refusai, dans la première édition de *l'Ornithologie du Canada*, la prérogative du chant. J'écrivais en 1860, date de mon arrivée à Sillery. Les concerts de mes bois m'étaient connus, mais non tous les artistes: parmi ces derniers, il y en avait qui ne faisaient pendant l'année, qu'une courte étape, le printemps. Hâtons-nous donc de rendre justice à cet oiseau solitaire de nos bois, sauvage de nature, qu'il nous a été permis dernièrement d'ajouter à notre volière. Quel est son nom populaire? Est-ce bien celui que nos campagnards nomment le *Haut-bois* dans certaines localités, la *Sirène* dans d'autres? C'est un point à éclaircir. Ces ravissantes symphonies, que j'attribuais, en 1867, à la Grive des bois, je sais maintenant à n'en plus douter que la paternité en revient à son congénère, la Grive solitaire. La Grive des bois ne se rend pas jusqu'à Québec, croyons-nous; bien qu'elle se rencontre, au dire du Dr. J. Ross (1), chaque année, vers le 20 mai, à Toronto. Elle fréquente également le Massachusetts, le Connecticut et l'état de Rhode-Island. Mon niasée contient, entre autres, la Grive des bois, la Grive de Wilson et la Grive solitaire. Un simple coup d'œil suffit pour constater en quoi elles diffèrent les unes des autres, quant à la taille et au plumage. La Grive solitaire est moindre en volume que la Grive des bois; ses grivelures sont moins accentuées.

Elle niche quelquefois à terre, quelquefois dans les arbustes, près de terre, et n'emploie pas, comme la Grive des bois, de la boue dans la confection de son nid. Les œufs, généralement au nombre de trois, quelquefois de quatre, sont d'une forme ovale allongée, couleur bleu-claire, avec une légère teinte verte. Un sur quatre aura de petites et rares taches de

(1) *Birds of Canada*, 2^e édition, page 30.

brun-roux. Quelquefois l'on trouvera un œuf avec d'abondantes taches de brun de deux couleurs.

« Les allures, le chant et les caractères généraux de cette Grive, dit Samuels, sont presque les mêmes que ceux de la Grive des bois. Le chant est si ressemblant que je crus que l'oiseau était identique, jusqu'à ce que sur examen je découvris mon erreur. Vers le milieu d'octobre, les individus attardés, que l'on voit dans le Massachusetts, font leurs préparatifs pour le sud. Alors, comme au premier printemps, ils sont timides et ne chantent pas; leur cri est une note aiguë émise avec mélancolie. Ils adoptent l'air triste de la nature en deuil, de l'automne. Pour moi, la Grive solitaire (*Hermit Thrush*) s'associe constamment, dans mon souvenir, à la chute des feuilles, aux sons des glands qui tombent des chênes, au bruissement des perdrix, froissant de l'aile des ramures des merisiers et des aulnes qui croissent dans les humides coulées des bois. »

LA GRIVE DES BOIS
(*Wood or Song Thrush*)

Nous nous rappelons encore l'orgueil que nous éprouvions, en 1867, en ajoutant au *group des Grives*, dans notre musée, un magnifique spécimen empaillé de cette Grive, prise dans les environs de Hamilton et que notre ami, M. McIlraith, nous envoyait en cadeau.

Comme nous n'avons pas constaté la présence de cet artiste incomparable à Québec, nous lui laisserons pour patrie, pendant la belle saison, Ontario, les bocages verdoyants de Toronto et d'Hamilton, où les naturalistes McIlraith et Ross l'ont rencontré. Ce n'est pas un oiseau commun, même en ces endroits. De toutes les Grives canadiennes, c'est la plus belle, la plus mélodieuse, d'où lui vient le nom: *Turdus melodus, Song Thrush*.

Au rapport de Baird, Brewer, Ridgway (1), son parcours comprend les états de l'Union, du Mississipi à l'Atlantique; elle niche dans toute cette région, jusqu'à la Georgie au sud, et l'Etat du Massachusetts au nord; elle n'a pas été vue au Vermont, dans le New-Hampshire ou le Maine.

L'arrivée du mâle et de sa compagne à lieu simultanément, du sud (de l'Orizaba?) au commencement de mai; l'alcôve nuptiale se place dans un arbuste sur l'humide lisière d'un bois touffu. La mère veille sur l'éducation de la jeune famille, au sein de la paix et des douceurs de la solitude forestière, tandis que le mâle perché, soir et matin, au rameau le plus élevé d'un grand arbre, laissera flotter parmi les échos d'alentour, comme une pluie d'or, ses notes métalliques, flûtées, vibrantes. Aux heures embrasées du midi, son clairon se tait; *monsieur* se repose, fait la sieste; les enfants dorment. Mais il chantera avec plus d'entrain que jamais si le temps s'assombrit, — que de noirs nuages voilent la face du ciel, que l'orage se prépare. Pendant l'averse il s'effacera et reparaitra allègre et plein de mélodie, avec le premier rayon du soleil qui dorera la cime ruisselante des pins. Son ramage est une canzonette pleine de douceur, de tendre mélancolie où les auditeurs croient entendre les sons d'une flûte. Qui nous traduira la gamme de ce thème musical?

Voici ce qu'en dit le célèbre Nuttall, qui a décrit avec tant de succès la voix des chantages ailés: « Le prélude, dit-il, ressemble aux sons retentissants, mais solennels, d'une petite cloche; l'écho vous arrive comme l'accent plaintif d'un hermite dégagé du monde et de ses vains bruits. L'ariette consiste de quatre parties ou *barres*, lesquelles, répétées en cadence, se fondent en une harmonie suave, bien que sonore, et dont la suavité augmente à chaque répétition. Des musiciens rivaux feront assaut d'harmonie, à différents endroits de la forêt; chaque troubadour luttera de douceur pour captiver l'oreille de la dame de ses pensées, qui l'écoute.

Parfois, le concert se terminera par un combat à outrance, un duel. . . . Plus la journée est sombre, triste, plus le chant de la grive est continu, nourri, suave.

Au voyageur lassé, qui s'aventure seul dans les noirs et sombres solitudes de nos grandes forêts, pendant la chaleur du jour, le seul bruit, la seule mélodie qui lui vient, parfois, c'est la note limpide et non-interrompue de la Grive des bois. C'est presque impossible de rendre, par la parole, les concerts de cet hermite mélodieux; on saisit pourtant parmi les stances le son liquide *airé*, suivi d'une floriture consistant en deux *barres*. En d'autres occasions, on s'imagine entendre la Grive de Wilson; l'oreille croit saisir d'abord *ch rye-hu, vye-hu*; ceci se fonde en *eh vilia, vilia, 'eh vilia vye-hu*; puis la symphonie se clôt par une note aiguë, vibrante: *'eh vye-hu vilia*.

Le nid est construit quelquefois de feuilles mortes artistement liées ensemble lorsqu'elles étaient humides; quelquefois la coque sera une solide structure de terre doublée de fin foin et de racines; les œufs, généralement au nombre de quatre, quel quefois de cinq, sont d'un bleu foncé avec une teinte verdâtre. Ils mesurent 1.00 x 0.75 pouce.

Bien que cette Grive affectionne les endroits retirés, on cite des cas où elle a élevé sa couvée au centre des villages, près de Boston, plusieurs années consécutives: à Roxbury, à Springfield, dans le Massachusetts. Les Grives

des bois eurent bien de la peine à se résoudre à quitter le bois solitaire que l'on avait converti en nécropole, le cimetière du Mont-Auburn, près de Boston. La taille de cette Grive est un peu plus forte que celle de la Grive de Wilson et de la Grive solitaire: les taches ou grivelures sur la poitrine sont plus distinctes, plus foncées, sur un fond plus clair; le dos, couleur de canelle; tirant au roux sur la tête, à l'olive sur la queue; longueur, 8.10 pouce; de l'aile, 4.25 pouce.

J. M. LEMOINE.

Sillery, 30 mai 1875.

PETITE REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Le Premier Livre des Enfants, ou Méthode rationnelle de Lecture, par J. B. Cloutier, de l'École Normale-Laval.

Titre modeste, ouvrage précieux, fruit d'une expérience de quinze années d'enseignement. Faciliter aux enfants l'acquisition des connaissances élémentaires de la lecture, en élaguer avec un soin habile et entendu les parties rebuttantes, inutiles ou fastidieuses, parties qui, dans les méthodes ordinaires, occupent une place égale aux autres, tel est le but que s'est proposé M. J. B. Cloutier. Le professeur livre en un mot à ses collègues et au public le secret de son enseignement; à la théorie il a joint la pratique, en rédigeant les phrases progressives de son petit manuel. Grâce au zèle professeur, l'enfant apprendra ses lettres, les unira à d'autres qui, formant ensemble un nom de chose, donnent immédiatement un résultat agréable et curieux à l'élève. Les exercices du manuel sont fort intelligemment gradués, et ce « Premier Livre des Enfants » devrait être aussi le premier des jeunes maîtres; car avec son aide, chaque maman pourra, en quelques semaines, mettre à même le bambin ou la bambine de lire un compliment de fête au papa émerveillé.

Le Grand Jubilé de 1875. Catéchisme, Prières spéciales et Pieux Exercices à l'usage de tous les Fidèles. Publié avec autorisation ecclésiastique. — Atelier du « Collégien, » St. Hyacinthe.

Les exercices du Jubilé, qui commencent dans ce mois, font de ce petit catéchisme un guide sûr et un conseiller autorisé pour les exercices recommandés par l'Eglise en ces jours de pénitence et de prières.

Les règles à suivre pour profiter des grâces attachées aux pratiques de cette fête religieuse, y sont indiquées dans tout leur détail.

Le Naturaliste Canadien a, comme d'habitude, un sommaire mensuel fort intéressant:

Faune Canadienne — Les Poissons. Les Zoophytes Infusoires du Canada. Les Ichneumonides de Québec (suite). La Dielytrie remarquable. Bibliographie. Mort de deux Aéronautes.

Le savant Abbé donne, dans l'étude consacrée aux poissons, la description détaillée de la robe, des défenses et des particularités de deux espèces bien connues dans le pays: la Perche et le Bar. Les mœurs, les habitudes de ces *Percoides* sont exactement décrites ainsi que les moyens de les pêcher.

M. le Dr. J. A. Crevier continue son étude sur les infusoires du Canada, par la monographie des *Amibiens* ou *Protées*. Rien d'attachant comme la description des habitants du monde microscopique. S'ils échappent à nos yeux par leur petitesse, il suffit d'une lentille pour nous révéler leurs formes, et alors ils se recommandent à notre intelligence, à notre curiosité, par les manifestations singulières de leur existence. Eh! puis, quoi de plus commode que de parcourir tout un univers dans une goutte d'eau!

Après la continuation de l'étude des Ichneumonides, M. Provencher termine sa livraison par la suite des études géologiques relatives à l'époque immédiatement antérieure à la période glaciaire, et enfin arrive à l'époque quaternaire.

Le Canada Musical: Revue Artistique et Littéraire. — Cette élégante publication tient les promesses de son numéro prospectus. Ce deuxième numéro renferme, avec une grande variété de matières, un morceau de musique: « le Drapeau de Carillon » et accompagnant une notice biographique de feu Messire Barbarin, le portrait de ce prêtre regretté.

Voici le sommaire du *Canada Musical*:

Choix de Chants Sacrés pour les dimanches et les principales fêtes des mois de juin et de juillet. Notice biographique sur feu Messire Barbarin. Portrait de feu Messire Barbarin. Cantique (noté) au Sacré Cœur. Biographie de Mademoiselle Emma ALBANI Lajeunesse (suite). Musique: *Le Drapeau de Carillon*, Romance dramatique par Ch. W. Sabatier. Visite à la manufacture des Orgues-Harmoniums-Alexandre, à Ivry-sur-Seine (suite). Concours de l'Académie de Musique de Québec. Echos de partout. Plaisanteries. A nos abonnés. Notes artistiques du mois. Adresses. Bulletin mensuel de publications nouvelles. Variétés musicales. Mariages. Déménagements. A la presse. Calendrier et Guide des Organistes et directeurs de Chœurs, pour le mois de juin. Piano Hazelton et Orgues-Harmoniums-Alexandre.

Nous ne pouvons que féliciter M. A. J. Boucher de l'intérêt qu'il sait donner à sa *Revue*, et nous engageons le public à patronner une publication qui fait vraiment honneur au Canada français.

Nos artistes canadiens qui étudient à Paris les œuvres des maîtres, cueillent en ce moment les premières palmes de la célébrité. M. Calixte Lavallée vient de faire éditer dans la capitale trois compositions pour piano, desquelles on dit beaucoup de bien: « Le Papillon », étude, — « Souvenir de Tolède », mazurka, et une « Marche triomphale » pour concert.

Quant à M. Guillaume Couture, voici ce que nous lisons dans le *Monde* de Paris du 17 mai:

Samedi dernier, 14 mai, un brillant concert a été donné dans la salle Henri Herz, rue de la Victoire, 48. Un de nos jeunes compatriotes du Canada, M. Guillaume Couture, faisait jouer une *Réverie* à grand orchestre.

La réussite a été complète. Ce résultat est d'autant plus beau que son œuvre avait été choisie par le jury des examinateurs pour faire partie d'un programme où il n'y avait que dix exécutants, tandis que plus de vingt concurrents étaient sur les rangs.

Dans le courant de mars dernier, M. Couture s'était déjà révélé au monde artistique par un *Memorare* joué à la salle Pleyel et qui avait obtenu un succès tel, que le maître de chapelle de la Madeleine a demandé l'autorisation de le faire exécuter dans son église.

M. Guillaume Couture est de Montréal (Bas-Canada), et n'est âgé que de vingt-trois ans. Il est depuis deux ans à Paris, et s'est fait admettre élève du Conservatoire de musique. Il s'est fait recevoir comme membre actif de la Société nationale de musique (Société exclusivement française), ce qui peut être considéré comme une preuve du cas que ses collègues font de son talent.

Ces deux musiciens doivent, nous dit-on, revenir au Canada dans le courant du mois prochain. Nourris de fortes études, ayant travaillé l'harmonie et la composition, ces deux artistes feront bénéficier le pays de leur travail, et nous devons espérer qu'ils trouveront ici, à leur retour, l'accueil et l'encouragement que méritent ses travaux si courageusement et si heureusement accomplis.

Nous donnerons dans un numéro prochain le compte-rendu d'une brochure aussi intéressante qu'instructive: « Origine des Acadiens » par M. Pascal Poirier.

Voici le sommaire de la *Revue Canadienne*:

I.—La Fiancée du Rebelle. Joseph Marquette.

II.—Nos Archives. Edmond Lareau.
III.—Les Canadiens de l'Ouest. Joseph Tassé.
IV.—La Prise de la Nouvelle-Orléans. Comte de Paris.
V.—Mes Souvenirs. Robert Dale Owen.
VI.—Lettres de la Mère Marie de Ste. Hélène. L'Abbé Verreau.
VII.—Causerie Parisienne. Th. B.
VIII.—Rose Mary. Lady Georgina Fullerton.

Deux nouvelles bluettes musicales exquises que M. A. Lavigne vient d'éditer encore: « Les Laurentides » quadrille brillant, et « Albani » galop.

Ces deux morceaux sont l'œuvre d'un compositeur populaire, M. Geo. McNeil. Le quadrille dédié à S. H. M. le Maire de Québec porte sur sa couverture le portrait fort ressemblant du premier magistrat de la ville; le galop, comme son nom le veut, offre le portrait de Mlle Albani.

A. ACHINTRE.

NOUVELLES DIVERSES

La banque d'Ontario a envoyé un de ses représentants établir une succursale à Fort-Garry.

La distribution de l'allocation votée à la dernière session pour les volontaires de 1812 commencera dans la première semaine de juillet.

Une fromagerie est entrée en opération jeudi, le 3, à la petite rivière de Berthier. Elle doit convertir en fromage le lait de trois cents vaches. C'est la propriété d'un club.

Une association vient de se former à Joliette dans les intérêts agricoles. Elle s'appelle: « *L'Union Agricole Nationale*. » M. Louis Levesque, de d'Aillebout, en est le président.

M. Jarvis, attaché à l'exploration du chemin de fer canadien du Pacifique, est arrivé à Ottawa. Il est parti le 12 décembre de la Colombie Anglaise et est arrivé à Fort-Garry le 22 mai, après avoir fait 900 milles en raquettes. M. Harrington, son assistant, et deux arpenteurs l'accompagnaient.

La police montée qui a passé l'hiver à Dufferin est arrivée à Manitoba ces jours derniers. Elle est en route pour le Fort Pelly, où seront à l'avenir les quartiers généraux.

Il arrive de fort mauvaises nouvelles des différentes parties du Manitoba. Les sauteuses, écloses en nombre immense, commencent leur œuvre de destruction.

La force militaire stationnée à Manitoba va être réduite à 100 hommes.

Les actionnaires de la Compagnie de Prêt et de Crédit fonciers ont retiré cette année, à l'assemblée annuelle, un dividende de 9 par cent plus un bonus de 6 pour 100. Le fonds de réserve a été augmenté de \$5,000.

Le tribunal de Posen a condamné l'évêque de Breslau à 200 marcs ou 183 jours de prison pour avoir excommunié un prêtre.

La porte St. Jean, à Québec, dont M. le conseiller Lafrance vient de proposer la démolition, a coûté \$40,000; elle a été construite en 1867.

CONCERT.—M. Vogt a donné, jeudi dernier, dans la salle du *Victoria Skating Rink*, son concert-promenade. Il y avait une très-nombreuse assistance qui a paru goûter très-fort ce nouveau genre de distraction élégante. Succès complet.

On nous écrit d'Ottawa: La Société St. Jean-Baptiste fait de grands préparatifs pour chômer la fête nationale avec éclat. Les différentes associations canadiennes de la ville lui donnent un concours actif, et tout indique que la démonstration nationale de cette année sera l'une des plus imposantes qui aient jamais eu lieu ici. La procession avant et après la messe sera considérable, et il est probable que les Canadiens-Français de la Pointe-Gatineau viendront prendre place dans nos rangs. Sa Grandeur Mgr. Duhamel doit interrompre sa visite pastorale, le 22 juin, pour pouvoir officier pontificalement à la messe, qui sera très-solennelle. La partie musicale de la fête religieuse a été confiée au chœur St. Joseph, dirigé par le Révd. P. Chaborel; c'est-à-dire qu'elle sera réussie.

La fête sera terminée par une grande soirée à l'Opéra Gowan, l'un des plus beaux qui aient encore été construits dans le pays. Cette soirée promet d'attirer l'auditoire français le plus nombreux qui se soit encore réuni dans une salle publique. Déjà plus de 130 fauteuils

(1) Birds of North America, vol. 1, p. 9.

d'orchestre à \$1 sont réservés; ce qui peut vous donner une idée de l'intérêt qui semble s'attacher à cette séance.

Le programme a été préparé avec beaucoup d'art et sera très-varié. Il comprend, entre autres choses charmantes, l'opéra comique du *Royal-Dindon*, avec accompagnement d'orchestre, qui a été exécuté tout dernièrement à Montréal avec tant de succès. M. Desève, notre jeune et habile violoniste, a accepté l'invitation de prendre part à la soirée. Il peut être sûr d'un accueil sympathique de la part de notre public, qui sait apprécier le talent. Le discours de circonstance: "Le jour que nous célébrons" sera prononcé par M. Joseph l'assé, président de la société St. Jean-Baptiste.

On lit dans le *Metis* de Manitoba :

Sa Grandeur Mgr. Farand, évêque d'Anemour et vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, est arrivé jeudi, le 2, à bord de l'*International*.

Plusieurs nouveaux missionnaires accompagnent Sa Grandeur. Ce sont le Rév. M. LeCorre, qui retourne pour la seconde fois jusqu'à l'embouchure du fleuve Mackenzie, d'où il est parti, il y a deux ans, pour se rendre avec Mgr. Clut dans l'Alaska et de là passer en France; le Rév. Père Hussou, O. M. I., le Rév. M. LeDoussal, MM. les abbés LeSerrec et Lepire, ainsi que quatre autres jeunes gens qui accompagnent les missionnaires comme frères convertis.

Sa Grandeur Mgr. Farand et tous les missionnaires sont les hôtes de Monseigneur l'Archevêque.

Deux religieuses de la communauté des Sœurs-Grises de Montréal, accompagnées d'une fille, sont arrivées par le même bateau en route pour Athabaska, où elles vont fonder une école et aider ainsi au progrès de la religion et de la civilisation dans ces pays sauvages. Ces deux généreuses femmes missionnaires sont les RR. Sœurs Brochu et Fournier. Nous souhaitons la plus cordiale bienvenue à tous ces courageux missionnaires, et nous saluons avec respect et amour leur passage au milieu de nous.

L'ANNIVERSAIRE

Toto se réveille tard ce matin, François est déjà habillé, et le paresseux dort encore; sa petite mère s'est lassée de l'attendre; elle a mis sa grande robe de chambre, fourré ses pieds dans ses belles mules que les petits baisent, tant ils les trouvent jolies, et elle est venue épier le réveil de son chéri.—C'est qu'il lui tarde de le serrer dans ses bras. Pendant la nuit, elle s'est réveillée en pensant à une autre nuit..... il y a quatre ans... déjà! Il y a donc quatre ans qu'elle possède ce trésor; elle brûle de l'embrasser, de lui voir ouvrir les yeux, de sentir qu'il vit, qu'il est plein de santé; enfin, il a remué, et, tout de suite, en la voyant, souriant, mais sans lever la tête: « Bonjour, maman. » « Bonjour, mon ange, » et elle l'attrape dans ses bras et semble vouloir, sous ses baisers, le pétrir une seconde fois; le petit se laisse faire, se pend à son cou, penche la tête sur son épaule et regarde. Soudain il s'agite. « Qu'est-ce que c'est que ça? » et il montre un gros paquet qui encombre la table; alors François s'approche, et, avec un petit air de supériorité: « C'est que Toto a quatre ans aujourd'hui, » dit-il. Toto a compris, il veut sauter à terre; à grand peine la maman retient ce cher fardeau, un peu lourd déjà pour elle. Les femmes sont tristes quand leurs enfants deviennent trop lourds pour leurs bras; il est si bon d'en faire un berceau où ils reposent.

« Attends, Toto, un peu de patience. » Le papier crie, Toto trépigne; enfin, il découvre les merveilles qui lui sont réservées. « Des soldats! » Et il ouvre la boîte, et il frappe des mains; puis, haletant, il court vers un bateau et se livre à des efforts désespérés pour arracher de son banc l'unique marin qui compose l'équipage. François intervient, puis, se tournant vers sa petite mère:

—Quand ce sera mon anniversaire, à moi?

—Bientôt!

—Ah, bientôt! et je serai plus grand que Toto?

—Beaucoup plus grand.

Il est content, et regarde sans les toucher les trophées que Toto défendrait avec sa vie. On s'embrasse, et l'enfant remercie de sa voix si pure, tout en câlinant des yeux et de sa petite main blanche. En fin de compte, il se pend encore une fois au cou maternel, et l'on s'en va dire bonjour au petit père.

—C'est toi, mon vieux, et te voilà grand.

Il fait le fanfaron; mais en regardant sa femme, l'émotion le gagne aussi, et il lui tend une main dont elle s'empare avec amour.

—Il y a quatre ans, hein? dit-elle.

—Pauvre bonhomme! répond le papa; allons, que je t'embrasse.

Mais François, qui a de l'ordre, se met à parler.

—Est-ce que vous ne donnerez rien à Toto, papa?

Toto ouvre ses yeux démesurément; le père a l'air de chercher; tout à coup, il se frappe le front, il se souvient; oui, il croit se souvenir qu'un marchand a apporté un cheval, peut-être est-ce pour Toto!... On furète; François cherche sous les tables, et enfin le cheval fait une entrée majestueuse. On est heureux; mais il faut s'habiller, car on attrapperait froid; la mère cache son fils dans les plis de sa robe et l'emporte, François sort à pas comptés en traînant le coursier; les deux petites langues marchent sans s'arrêter. Ah! il y a bien des choses à décider!

Tout à l'heure, on ira chez la grand-maman. Toto est triomphant, chargé de ses joujoux, tout prêt, du reste, à en recevoir d'autres; la bonne maman ne les lui refuse pas; et bientôt, les petits absorbés dans leurs jeux, les trois chaises se rapprochent, et d'une voix doucement émue on parle. « Sais-tu qu'il est énorme pour son âge? » dit la bonne maman à sa fille.

Madame.—Ah! oui, il est grand!

Monsieur.—Il n'est pas grand, mais il est fort: ce sera un gaillard.

Madame.—Il était si petit quand il est né!

La bonne maman.—Il était bien chétif, c'est vrai, le pauvre amour!

Monsieur.—Le fait est qu'il était affreux.

Madame, avec vivacité.—Ah! comment peux-tu dire cela! il avait les plus beaux yeux du monde.

Monsieur.—On ne les voyait jamais, puisqu'il dormait toujours.

La bonne maman.—Je n'ai jamais douté qu'il devint fort joli, il promettait...

Madame.—Tu vois, maman est de mon avis.

Monsieur.—Naturellement!

Madame.—Était-il drôle quand il a été né! la singulière petite figure! C'est si gentil quand c'est grand comme rien.

La bonne maman.—Il a bien tété tout de suite, on voyait un enfant vigoureux; ça ne fait rien, ce sont de vilains moments!

Madame.—Bah! on est bien payé de sa peine.

La bonne maman.—Tu ne disais pas cela, il y a quatre ans.

Madame.—Vraiment? j'oublie...

La bonne maman.—Du reste, tu avais dit la même chose à la naissance de François.

Madame.—Pauvres anges!

Et l'on cause, et l'on s'émerveille, et l'on compare les mérites des deux garçons, et on les trouve incomparables; on se trempe dans ces doux souvenirs, on se rappelle de la première dent comme s'il y avait de cela bien longtemps, on retrouve les inquiétudes d'une triste journée quand Toto a été bien malade; rien n'est oublié: on revit une seconde fois les quatre années écoulées, et quelle joie que de se dire que, depuis qu'ils ont ouvert leurs yeux à la lumière, ces deux petits hommes n'ont connu que la joie!... Quelle immense compassion pour les enfants qui ont froid et qui ont faim! On ira en chercher et en

vétir et en consoler, et on demandera la prière des mères pour les deux petits heureux de ce monde, et eux on les fera prier pour les déshérités.

Une nouvelle année va donc commencer pour Toto; il va, il court, il s'élançait et brûle d'atteindre le but qu'il ignore, mais qu'il sait exister; il se presse, il se hâte pour s'échapper des bras qui l'ont porté. Elles sont si courtes, ces premières délicieuses années, durant lesquelles l'enfant et la mère ne sont encore qu'un, où elle se sent nécessaire, indispensable à cette vie qui est une partie de la sienne! combien elle aime son esclavage et sa chaîne! avec quel doux orgueil elle sent ses petites mains s'attacher à son cou et à sa jupe, et le nom de la mère retentir à chaque moment! François et Toto sont déjà presque grands, hélas! Si Madame ouvre son armoire et recherche dans un coin les petits béguins et les petits chaussons des premiers jours, elle y passe la main et rêve.... Il serait pourtant charmant d'avoir encore un berceau: tous ces jolis objets dorment et semblent demander s'ils ne doivent plus servir. François a suivi sa maman, et, voyant à terre un mignon chausson de laine bleu, il s'approche, et, tout palpitant d'inquiétude: « Est-ce que je vais avoir une petite sœur, mamam? »

Elle se penche, l'embrasse et lui dit: « Tu serais donc bien content? »

—Oh! oui, et vous aussi?

—Oui, moi aussi.

B.

TABLETTES LOCALES

Il paraît qu'une requête circule actuellement dans les comtés de Richelieu et Drummond pour demander au Lieut.-Gouverneur que la Cie. du chemin à lisses de fer du Sud-Est soit déposée du chemin à lisses de Richelieu, Drummond et Arthabaska, attendu que cette compagnie n'a pas rempli ses engagements et ne prend aucune mesure pour les remplir.

Le département du trésor à Washington a décidé que le poisson pêché dans les lacs ou cours-d'eau canadiens ne pouvait être admis en franchise aux États-Unis, en vertu du traité de Washington. Toutefois, lorsqu'il est entré frais et pour la consommation immédiate, il est exempt de droits; mais s'il est salé ou en barils, il est soumis à un droit de 50 centins par 100 lbs.

La Chambre législative de Québec vient d'être légalement dissoute par une proclamation du lieutenant-gouverneur. Les nominations pour les nouvelles élections auront lieu le 30 courant et la votation huit jours après. Les brefs ont été émanés lundi. Les élections auront lieu simultanément dans les différents comtés, à l'exception de ceux de Chicoutimi et de Gaspé, où elles ne se feront que quinze jours plus tard.

La députation du chemin de Colonisation, comprenant MM. Coursol, David, M. P. Ryan et De Bellefeuille, a assisté à une séance du Conseil du comté d'Ottawa, dans la ville de Hull, afin de représenter au préfet la nécessité pour lui de signer les débetures du comté qui ont été votées par le peuple comme bonus pour le chemin de fer.

M. Devlin, préfet du comté, adressa la parole et fit voir la nécessité de prendre en considération la question de signer les débetures en faveur du chemin de fer de colonisation du Nord. MM. Ryan, Coursol, David, McKay prirent aussi la parole.

Après une longue discussion, la motion tendant à autoriser le préfet à signer les débetures fut rejetée par un vote de 5 contre 10.

Demande sera faite au lieutenant-gouverneur en conseil, par Walter Burke et Romeo H. Stephens, agents d'assurance; William Salter, imprimeur; James W. Thomson, éditeur; James Russel Wood, agent; John Boyd, forgeron et serrurier, et Daniel McLanagan, aubergiste, tous de la cité de Montréal, pour obtenir des lettres-patentes sous le grand sceau, constituant eux et toutes autres personnes qui pourront devenir actionnaires, en corps incorporé sous le nom de "Compagnie de Traversée de Montréal et Saint-Lambert," pour transporter le fret et les passagers de Montréal à Saint-Lambert et vice versa, et pour acquérir ou louer un ou plusieurs bateaux à vapeur et quais. La principale place d'affaires sera à Montréal. Le fonds capital sera de \$20,000, divisé en actions de \$50.00; les dits requérants seront les premiers directeurs.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."

"The one thing worth showing to mankind is a human soul."

(BROWNING.)

XXIX

(Suite)

—Je ne sais si elle était belle, mais elle était simple et vraie. Hélas! je pensais que le ciel est aussi beau que la terre est triste.

—Triste?... Oui, sans doute, mais l'en-belle aussi parfois! tout comme ce ciel visible au-dessus de nos têtes, si beau ce soir, et qui n'est pourtant pas tous les jours tel que nous le voyons en ce moment.

—Mais là-haut les nuages passent, et le ciel reparait ensuite dans son inaltérable beauté; tandis que....

—Tandis qu'il suffit souvent d'un seul jour pour que la vie ne soit plus jamais après, ce qu'elle était auparavant? Oui, vous avez raison, dit-il.

Il fut un instant silencieux. Puis il reprit en souriant:

—Mais ces tristes pensées ne vous sont pas, heureusement, toujours présentes, et elles étaient bien loin de vous le soir où je vous ai revue pour la première fois à Naples.

—Oh! ne me parlez plus jamais de ce jour! monsieur de Kergy, je vous en supplie! m'écriai-je avec une vivacité que je ne pus réprimer. Ne vous ai-je pas déjà dit que ce jour-là j'étais malheureuse folle, désespérée?...

Je m'arrêtai tout court, confuse de ce qui venait de m'échapper. Je vis son regard surpris, et j'y retrouvai l'expression émue et sympathique qui, à Paris (lorsque je pleurais en écoutant Diane), avait semblé m'interroger silencieusement sur la cause de mes larmes. Hélas! le jour de cette rencontre à l'hôtel de Kergy était celui où, pour la première fois, la tristesse qui m'environnait entièrement aujourd'hui, jetait sur moi son ombre. Mais, ni alors, ni maintenant, je n'aurais dû ou voulu la trahir, et je regrettais en ce moment les mots que je venais de dire. Gilbert me devina, je pense.

—Il est certain, reprit-il au bout d'un instant, comme si je n'avais pas parlé, que dans toute cette brillante parure vous me paraissez moins imposante que vous ne l'êtes à mes yeux en ce moment; et cependant, je vais être téméraire comme je n'aurais certainement pas songé à l'être à ce bal, dont je ne parlerai plus.

—Que voulez-vous dire?

—Que ce jour-là vous sembliez appartenir à un monde dont j'ignore le langage et les coutumes, et où je me sens plus déplacé et plus ignorant qu'un sauvage. Je n'aurais pu vous y adresser une seule parole, à peine vous regarder de loin, tandis que... Mais vous allez me trouver bien présomptueux.

—Non, dites-moi ce que vous voudrez.

—En bien, maintenant comme à Paris, vous me semblez au contraire une habitante du pays où je vis moi-même par l'âme et la pensée; une habitante, c'est à dire une reine, si vous voulez, ou... une sœur, peut-être, à qui je puis parler sa langue comme elle entend la mienne. Aussi...

Il hésita un instant avant de poursuivre, puis il me dit avec un accent de simplicité et de vérité qui empêchait ses paroles de paraître bizarres:

—Aussi j'ose—et c'est de toute façon être bien hardi—oui, j'ose me croire capable d'être votre ami, et si vous daigniez m'accorder ce titre, je crois pouvoir vous jurer que je n'en serai point indigne.

Ce que je répondis, je le sais à peine, mais ce que je sais trop bien, c'est que ce langage sut se faire entendre d'un cœur à la fois amolli et aigri comme l'était alors le mien. Le vide causé par la trahison de Lorenzo me causait une souffrance comparable à l'inanition. Apaiser cette souffrance en exhalant mes griefs contre lui, ma dignité me le défendait plus encore que ma conscience, et je n'en fus pas tentée. Mais le soulagement d'une *amitié* telle que me la promettait Gilbert, devais je me l'interdire? Avais-je vis-à-vis de Lorenzo un autre devoir que celui de respecter mieux que lui le lien qui nous unissait? Gilbert ne pouvait-il pas être, en effet, comme il venait de le dire, le frère de mon âme et de ma pensée? Enfin n'était-il pas différent de tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'à ce jour? Stella n'était-elle pas de cet avis... et n'étais-je pas moi-même dans une situation à nulle autre semblable?

Je passe sous silence le reste de mes réflexions; je remarque seulement ici que si

